

# **When a Dream Comes True**

L'insatisfaction humaine  
et le rêve d'une vie meilleure

Eduard Antoja

BIBLIOTECA DIVULGARE



**EXEMPLAIRE GRATUIT**

**PARRAINÉ PAR**

*Catalunya Literària Fundació Privada*

*Fondazione Etruria*

*Fondation Europa Cultural*

Édition pour la circulation gratuite Biblioteca Divulgare – 2016

Tous les droits de cette version de l'œuvre sont réservés à

Catalunya Literària Fundació Privada  
Rambla Nova 106-bis 7<sup>o</sup> 4<sup>a</sup>  
43001 Tarragona  
Tel. 977214661  
Courriel: [adminstracio@clfp.cat](mailto:adminstracio@clfp.cat)  
<http://www.clfp.cat>

La reproduction totale ou partielle sans l'autorisation probante du titulaire des droits est interdite.

*Cette œuvre a obtenu le VI Prix de l'Essai de la Fundación Privada Catalunya Literària, décerné à Tarragone en 2016.*

# Sommaire

<b>1. L'insatisfaction humaine et les rêves.....</b>	<b>9</b>
Insatisfaction et peur .....	11
Le rêve américain .....	16
Un rêve changeant.....	20
Le rêve de l'économie, la sociologie et la psychologie .....	25
La réalité rêvée .....	30
<b>2. Des rêveurs insatisfaits: la recherche continue .....</b>	<b>37</b>
Les immigrants du 20 <sup>e</sup> siècle.....	40
Rêves adolescents .....	47
Jeunes et dans l'illégalité .....	56
Le rêve face à la réalité .....	61
<b>3. Le documentaire: When a Dream Comes True .....</b>	<b>69</b>
De Barcelone à New York et Los Angeles .....	74
Traitement narratif et visuel.....	77
Fils conducteurs .....	79
Structure.....	82
Profil des personnages .....	84



1.

L'insatisfaction humaine  
et les rêves





## **Insatisfaction et peur**

Le principal thème du présent ouvrage est l'antagonisme qui existe entre les ambitions et les pulsions de recherche d'une vie meilleure et les frustrations, l'insatisfaction et la souffrance que produit l'expérience de la vie chez de nombreux individus, même dans des sociétés avancées offrant un grand bien-être matériel.

L'approche que nous avons adoptée repose sur les motivations individuelles face auxquelles les structures sociales et culturelles apparaissent comme un élément extérieur déjà donné et auxquelles l'individu peut réagir de différentes manières : soit les accepter et s'y adapter, soit essayer de les modifier, soit s'en éloigner et partir en quête d'une autre situation personnelle.

La sécurité offerte par les services sociaux des États-providence modernes, en particulier en Europe, peut aller de pair avec une soumission aux besoins économiques qui imposent une lourde contribution à la recherche du plaisir, à l'expérimentation, y compris à l'aventure. Le fil conducteur de cet essai et du documentaire audiovisuel qui l'accompagne est la recherche du bonheur issu d'un rêve que l'individu insatisfait veut concrétiser.

Nous avons tous des rêves. Ou, tout du moins, nous avons tous eu un rêve à un moment donné. Nous en oublions certains, et d'autres nous accompagnent toute la vie. Le

problème est que certaines aspirations et objectifs exigent de renoncer à notre vie actuelle. Il existe des rêves qui nous poussent à renoncer à notre routine et à recommencer à zéro. Ce sont ces types de rêves qui, même si nous essayons de les oublier par peur ou par commodité, nous reviennent chaque fois plus forts avec le temps et finissent parfois par être étiquetés d'idéalisme ou de fantaisie dans notre environnement.

Ces rêves présentent les caractéristiques suivantes :

- Ils sont réalisables.
- Ils entrent en conflit avec la vie des personnes.
- Ils ont existé pendant des années. C'est-à-dire qu'ils constituent des vocations ou des objectifs qui ont duré dans le temps, indépendamment des circonstances.
- Les faire devenir réalité dépend des rêveurs.

Pour certains rêveurs d'une vie meilleure, le travail et les efforts finissent toujours par avoir leur récompense. En revanche, après avoir essayé de concrétiser leur rêve, d'autres reconnaissent leur frustration et leur fatigue, ce qui fait qu'ils se résignent à une vie plus modeste qui fait qu'ils considèrent les rêves non pas comme des objectifs ambitieux à atteindre mais comme de fausses illusions qu'il convient d'oublier. Les deux attitudes font intervenir sans aucun doute des expériences et des sentiments réels. D'un côté, les efforts et le travail peuvent mener au succès mais également à la frustration. De l'autre, l'échec ou la malchance peut également être à l'origine de la volonté de changement, du rêve d'une vie meilleure. Dans la vie, nous voulons tous atteindre des objectifs qui, bien souvent, ne passent pas par le filtre de la raison et qui accèdent à la

catégorie de rêves. Déjà dès l'enfance nous construisons des images de ce que nous serons ou aimerions être, mais la réalité fait que nous renonçons souvent à nos rêves par peur ou par commodité.

L'insatisfaction constitue le point de départ de la recherche d'une vie meilleure, car toutes les personnes voulant réaliser ce qu'elles n'ont pas encore tenté ont la sensation d'être insatisfaites. L'autre sentiment immédiat est la peur, car la tentative de recherche oblige à passer d'une vie que nous connaissons à une autre existence incertaine. Il s'agit d'une sensation présente dans tous les changements importants que nous effectuons. De quoi avons-nous peur en réalité ? La peur est-elle plutôt due à la perte des commodités matérielles ou à la possibilité d'échec de notre nouvelle tentative ? Arrivons-nous à être vraiment sûrs de ce que nous voulons réellement ? Le fait de concrétiser nos rêves peut-il nous faire peur ?

La peur débouche en général sur deux issues possibles : renoncer au rêve ou le concrétiser avec audace. Si nous sommes convaincus que nous devons abandonner nos aspirations parce qu'elles sont trop risquées ou parce qu'elles nous paraissent impossibles à atteindre, nous renonçons à notre rêve et, par conséquent, le conflit, l'insécurité et l'incertitude disparaissent. Mais quel type de personnes renoncent à leurs rêves ? Nous entamons un processus sans possibilité de retour en arrière uniquement si l'enthousiasme est plus fort que le sentiment de panique.

La majorité des personnes qui entreprennent le chemin vers leurs rêves les plus osés ont l'impression à un moment

donné d'être complètement seules. Parfois, le sentiment de solitude provient du fait d'avoir dû se confronter aux personnes les plus proches pour aller de l'avant. Mais franchir les obstacles pour atteindre notre rêve requiert toujours des efforts individuels, en solitaire. La sensation de solitude apparaît généralement juste au point de non-retour, c'est-à-dire lorsque les étapes qui empêchent de revenir en arrière ont été franchies.

Comment surmonter ce sentiment de solitude ? Quel rôle joue la fierté à ce moment du chemin vers un rêve ? Cette même pression sociale qui était un obstacle pour concrétiser le rêve peut se transformer en un sentiment d'admiration qui encourage à continuer. D'un côté, la peur de l'échec, et de l'autre, la fierté du succès, peuvent être déterminantes.

Il convient de se demander si les personnes qui atteignent leurs objectifs sont satisfaites ou si l'insatisfaction est toujours présente dans leurs vies et si elles ont tendance à se fixer de nouveaux objectifs. De plus, il conviendra d'analyser si les personnes qui renoncent ou n'atteignent pas leurs objectifs considèrent l'expérience comme un apprentissage ou si elles se repentissent de ne pas avoir réussi.

La tension entre la réalité et les rêves implique une comparaison entre certains modes de vie en Europe et aux États-Unis. Dans les États-providence en Europe, l'idée selon laquelle il est préférable et plus sain du point de vue émotionnel d'apprendre à apprécier ce que l'on a plutôt que de risquer de le perdre est commune. En revanche, aux États-Unis, la société

est plus ouverte et les possibilités individuelles incitent les personnes à atteindre leurs objectifs.

Dans l'un des nombreux films illustrant l'ambition du rêve américain, *Little Miss Sunshine*, une famille se rend en Californie pour que la fille puisse participer à un concours de beauté. À un moment où les choses se compliquent, le père dit : « Il existe deux types de personnes dans ce monde : les gagnants et les perdants ». Chose à laquelle le grand-père répond : « Un véritable perdant est celui qui a tellement peur de ne pas gagner qu'il n'essaie même pas ». Mais la fille répond : « Vous savez quoi ? À quoi bon les concours de beauté. La vie est une succession de concours de beauté désagréables. D'abord, l'école, ensuite l'université, puis le travail... Au diable, tout cela. Et au diable l'École des Forces armées. Si je veux voler, je trouverai bien un moyen de le faire. Chacun doit faire ce qui lui plaît, au diable tout le reste ». Toutes les émotions présentes, l'audace, l'incertitude, la peur, la frustration et le conformisme, apparaissent dans cette brève scène.

Le documentaire *When a Dream Comes True* est une réflexion sur le bien fondé ou non de vouloir concrétiser nos rêves et atteindre nos objectifs lorsque cela peut remettre en cause ce que nous avons déjà. À travers les rêves de différents personnages dont les chemins croisent celui d'une personne à la recherche du sien, l'objectif de cette œuvre est d'élucider si l'insatisfaction est inhérente à la condition humaine ou si elle est la conséquence de ce que nous impose la culture ou la structure sociale dans laquelle nous vivons. La question est de

savoir s'il est préférable d'aspirer à tout ce que l'on souhaite ou si, au contraire, il est préférable d'apprécier ce que l'on a déjà.

### **Le rêve américain**

Le rêve américain repose sur une croyance commune à tous les émigrants qui sont allés aux États-Unis en quête d'une vie meilleure et que l'immense majorité des Américains ont intériorisée : si je travaille dur et si les lois sont respectées, la récompense d'un présent plus commode sera obtenue ainsi qu'un futur plein d'opportunités pour mes enfants.

L'utopie américaine repose sur le pouvoir, presque miraculeux, de conférer de nouvelles identités en transformant quelque chose de vieux en quelque chose de neuf. À l'origine, le rêve contenait une vision mythique aux racines religieuses. Aux cours des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, les premiers pèlerins étaient des religieux dissidents qui recherchaient la liberté de culte. Comme dans le Sermon sur la Montagne de Jésus, ils considéraient le Nouveau monde comme « *une ville sur la colline* », une métaphore qui s'utilise encore bien des années après. La Déclaration d'Indépendance des colonies britanniques à la fin du 18<sup>e</sup> siècle comprenait l'un des objectifs essentiels de l'être humain, en plus du droit à la vie et à la liberté : « *la recherche du bonheur* ». Au début du 19<sup>e</sup> siècle, il existait un sentiment généralisé selon lequel les nouveaux États-Unis d'Amérique avaient émergé comme « *une nation d'hommes faits par eux-mêmes* ».

Le sentiment religieux traditionnel selon lequel « *j'étais pécheur, maintenant je suis sauvé* » a évolué aux États-Unis vers le sens de « *j'étais européen, maintenant je suis américain ; j'étais un étranger, maintenant je suis un citoyen* ». Progressivement le sens s'est concrétisé de plusieurs manières : j'étais pauvre mais maintenant je suis riche ; j'étais ignorant mais maintenant je suis éduqué ; j'étais une personne anonyme mais maintenant j'ai un statut social reconnu.

Le miracle du changement à travers le voyage a des connexions non seulement religieuses mais également avec le rêve révolutionnaire, c'est-à-dire avec l'espoir de changer les règles du jeu et les structures sociales par des moyens politiques radicaux afin d'obtenir une vie meilleure. Comme l'a écrit le politologue Louis Hartz :

« Les hommes qui, au 17<sup>e</sup> siècle, ont fui l'Europe pour venir en Amérique étaient tout à fait conscients des oppressions de la vie européenne. Mais ils étaient révolutionnaires d'une autre manière, et le fait d'en échapper n'est pas des moindres : une chose est le fait de rester chez soit et de s'opposer au « droit canonique et féodal », et une autre très différente est de tout abandonner. En un sens véritable, la fuite physique est la substitution américaine de l'expérience européenne de la révolution sociale. » (Hartz 1955).

Le rêve américain est composé de liberté, de prospérité et de sécurité, mais il se distingue d'autres idéaux de vie, qu'ils soient religieux ou révolutionnaires, car il implique la fuite individuelle des modes de vie antérieurs et une réinvention de l'émigrant.

Après l'arrivée en Amérique du Nord, la quête du rêve continue. Pour beaucoup d'immigrants, le rêve est un leurre ; la déception ou la nouvelle frustration les pousse à poursuivre leur recherche. Ainsi, beaucoup d'émigrants ne s'installent pas à proximité de leur lieu d'arrivée, mais ils continuent à voyager vers d'autres villes et d'autres états des États-Unis dans l'espoir de concrétiser leur rêve.

La conquête de l'Ouest a forgé le mythe national : tout le monde peut trouver un endroit où construire une vie nouvelle et prospère. Pendant deux siècles, les frontières du pays n'étaient pas fixées et il fallait continuer à émigrer vers l'Ouest. Même si l'opportunité d'aller à l'Ouest peut avoir été davantage un mythe qu'une réalité pour une grande partie de la population installée initialement à l'Est du pays, ce mythe a joué un grand rôle comme moyen de résoudre les problèmes. Même lorsque les frontières avec le Canada et le Mexique étaient presque fixées, au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'immensité du territoire et les transports relativement aisés permirent aux Américains de continuer à penser qu'ils pouvaient résoudre leurs problèmes par une fuite physique plus que par la résignation ou l'amélioration des conditions dans lesquelles chacun se trouvait. Pourquoi élever la voix pour protester et avoir des problèmes si l'on peut disparaître complètement d'un endroit qui est devenu inconfortable et frustrant ? Selon les termes de l'historien Frederick J. Turner, en offrant une échappatoire pour éviter de graves conflits sociaux et politiques, les terres libres vers lesquelles émigrer ont été « la sauvegarde de la démocratie » (Turner 1921).



Quand les limites du pays ne pouvaient plus être repoussées et que les frontières ont été fixées (pas avant le début du 20<sup>e</sup> siècle), la mentalité de l'émigrant continua à exister. L'idée de faire sa valise et d'aller dans un meilleur endroit n'a jamais disparu. La mentalité typique américaine n'est pas celle de la contestation mais de la fuite. Quand quelqu'un n'est pas satisfait de son travail, de l'entreprise dans laquelle il travaille, du quartier dans lequel il vit, du club dont il est membre, de la ville dans laquelle il habite, de l'État dans lequel il réside, et même de son conjoint, parce que les attentes du rêve ne se sont généralement pas concrétisées, la réaction américaine la plus typique n'est pas de protester ni d'essayer de réformer l'institution en question. Le recours automatique de l'émigrant consiste à partir ailleurs, dans l'espoir que cela sera toujours préférable. Après être venu d'Europe, d'Amérique Latine, d'Afrique ou d'Asie, le nouvel Américain et ses descendants continuent à « émigrer » à travers le pays, ses villes, ses emplois et ses associations de volontaires.

Le mythe américain de la « frontière ouverte » continue d'être très populaire. Ce mythe a fortement influencé la littérature populaire, le cinéma, les romans, etc. où il est représenté sous la forme de la conquête de l'Ouest comme une aventure faite d'individualisme, de violence et de justice drastique. Dans certaines versions, d'autres « frontières » comme l'innovation scientifique et technique jouent des rôles similaires dans la dynamique de la société américaine. Indiquons que le président John F. Kennedy appelait ses idées

innovantes du début des années 1960 « la nouvelle frontière ». Dans son discours d'acceptation de la candidature à la présidence en 1960, il appela le peuple américain à « *être les nouveaux pionniers de la Nouvelle Frontière. Mon appel s'adresse à ceux qui sont jeunes de cœur, indépendamment de leur âge, aux forts d'esprit, indépendamment du parti auquel ils sont affiliés* ». Le programme politique de la « Nouvelle Frontière » se rapportait tout particulièrement à l'exploration et la technologie de l'espace. Le mythe de la frontière fonctionna à nouveau comme une devise de changement et de progrès pendant son mandat.

Le rêve d'une vie idéale ne devient jamais totalement réalité mais il constitue le moteur de l'effort, de l'espoir et de l'innovation.

### **Un rêve changeant**

Le rêve américain a évolué avec le temps. Il a connu trois versions différentes dans l'histoire relativement brève des États-Unis : la version rurale et agraire depuis les origines jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, la suburbaine du 20<sup>e</sup> siècle et la version actuelle en cours de redéfinition et de reconstruction.

À l'époque des premières colonies britanniques des terres d'Amérique du Nord, la ferme familiale était l'institution sociale et économique de base du pays. De nombreuses vagues de conquérants et d'explorateurs se sont installées dans ces

régions désertes vers l'Ouest. Jusqu'à il y a environ cent ans, la grande majorité de la population vivait dans les zones rurales. L'exploitation familiale constituait une unité économique et sociale au sein de laquelle tous les membres, parents et enfants, partageaient la production et la consommation, le travail et l'amusement, les loisirs et le métier. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, comme l'illustre le roman adapté au cinéma *Autant en emporte le vent*, Mélanie, à l'agonie, demande à Scarlett de réaliser le rêve de son fils qui est : « *aller à l'université, voyager en Europe et avoir un cheval* ».

Dès les années 1920 et surtout à partir du milieu du 20<sup>e</sup> siècle, le rêve rural et agraire américain est remplacé par le rêve suburbain, industriel et tertiaire. À ce titre, l'expression « *rêve américain* » est apparue à cette époque. Elle est souvent associée à l'œuvre d'un historien populaire, James T Adams, dans son livre *The Epic of America* (1931). Selon les termes d'Adams, « ce rêve ou cet espoir » a été présent en Amérique depuis le début. « *Ce rêve, disait-il, s'est matérialisé ici davantage dans la vie réelle que dans toute autre région du monde, bien que de manière très imparfaite, même parmi nous* ». De cette manière, « *le rêve américain d'une vie meilleure, plus riche et plus heureuse pour tous nos citoyens de toute condition* » est devenu la grande contribution américaine à la pensée et au bien-être mondial.

Pour les *baby-boomers*, c'est-à-dire pour toutes celles et ceux nés pendant les années d'explosion de la natalité après la Seconde Guerre mondiale, la nouvelle version du rêve américain comprenait une maison en banlieue, deux voitures dans le

garage et deux ou trois enfants. Cette génération a grandi à un moment de grande croissance économique et de grande prospérité, du fait de l'hégémonie mondiale des États-Unis. L'optimisme a également été accompagné de différentes politiques économiques du Gouvernement comme la Loi de Réaffectation du personnel en service de 1944 connue populairement sous le nom de G.I. Bill et qui bénéficia à des millions de vétérans de guerre qui purent entrer gratuitement à l'université et obtenir des facilités pour accéder à la propriété, ce qui renforça l'idée des opportunités égales pour tous.

Dans la nouvelle version du rêve, la maison constituait également, tout comme dans la première version du rêve américain, l'unité sociale de base, mais avec un travail plus réparti parmi les membres de la famille. Le père allait au travail en voiture et la mère s'occupait de la maison et des enfants qui allaient à l'école. Dans cette logique, tous avaient du travail à vie, la sécurité sociale et une retraite garantie.

À la fois la première version rurale et la deuxième version suburbaine du rêve assuraient la prospérité et une certaine sécurité économique à des dizaines de millions d'Américains et, surtout, elles attirèrent des millions de personnes du monde entier aux États-Unis dans l'espoir de vivre cet idéal de vie.

Ce rêve vacille avec la récente crise économique qui fait craindre à de nombreux Américains que leurs enfants ne puissent pas accéder au niveau de vie matérielle des deux générations qui les ont précédés.

La crise actuelle du rêve américain présente de nombreuses similitudes avec la crise de la première version de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Il y a un peu plus d'un siècle, de nouvelles technologies mécaniques et manufacturières se sont développées dans plusieurs pays d'Eurasie et d'Amérique, ce qui fit que les agriculteurs américains perdirent de leur compétitivité. L'industrie et la mécanisation agricole ont augmenté de manière considérable la productivité et refoulèrent des millions d'enfants d'agriculteurs vers les villes. Les inégalités de richesse et de revenu se sont creusées pendant plusieurs décennies. À cette époque, les principaux coupables désignés furent les compagnies ferroviaires et les banques. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, de nouveaux mouvements politiques populistes exprimèrent la frustration des anciens rêveurs. Comme aujourd'hui, la protestation s'orientait alors vers ce qui était considéré comme le déclin du modèle social américain d'origine, alors que le mythe de revenir aux bons temps passés se faisait plus fort.

Comme il y a cent ans, de nouvelles technologies ont attaqué les bases du modèle au 21<sup>e</sup> siècle. En particulier, les nouvelles technologies de la communication ont généré une grande concurrence avec d'autres pays et ont désintégré l'industrie traditionnelle. Tout comme lors de la crise précédente du rêve américain, aujourd'hui aussi la crise économique est devenue plus intensive en capital qu'en travail, et les échanges se sont élargis à l'échelle de la planète. Le pilier du rêve américain, la maison individuelle, a été secoué par l'explosion de la grande bulle immobilière. Certains rêves deviennent

réalité ; d'autres, non. L'égalité d'opportunités n'est pas la même chose que l'égalité de richesse ou de revenus. Mais l'égalité d'opportunités est au cœur du rêve américain et beaucoup commencent à croire maintenant que ces opportunités sont réservées aux descendants de ceux qui les ont déjà saisies.

Le couple américain typique a actuellement deux employés domestiques à son service mais peu de vacances, beaucoup de dettes et peu d'économies, et peu de temps pour avoir et s'occuper des enfants. Pour les jeunes d'aujourd'hui dénommés les jeunes du « millénaire » car enfants ou adolescents à l'arrivée de ce millénaire, les anciens rêves d'avoir un travail à long terme, une famille avec plusieurs enfants et du talent ont été remplacés en grande partie par l'ambition ou le rêve de gagner de l'argent, de devenir célèbre pour sa personnalité ou son image et, pour certains, de contribuer également à une mission significative pour améliorer le monde.

La frustration et l'amertume que l'on retrouve dans l'actuelle campagne électorale américaine de cette année 2016 sont comparables à la frustration et à la peur qui frappèrent le pays à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup>. À cette époque, l'aile populiste du Parti Démocrate, menée par William Jennings Bryan, attaquait les grandes entreprises et les grandes banques, se déclarait « anti-élitiste » et s'opposait à l'intervention américaine dans la Première Guerre mondiale.

Les mouvements populistes actuels, à la fois au sein du Parti Républicain et du Parti Démocrate, accusent également

Wall Street et *l'establishment*, désignent comme coupable la concurrence internationale, défendent un isolement de l'extérieur et recréent une nouvelle fois le mythe de restaurer un passé meilleur. La créativité technologique et culturelle de plus d'une génération sera probablement nécessaire pour reformuler et reconstruire la nouvelle version 3.0 du rêve américain. Les jeunes du millénaire et leurs descendants devront créer de nouvelles entreprises adaptables et ouvertes, avec des postes de travail flexibles et hautement compétitifs pour devenir de nouveaux centres de prospérité. Eux-mêmes devront construire la réalité qui correspond à leur rêve.

### **Le rêve de l'économie, la sociologie et la psychologie**

La motivation qui consiste à aller en quête d'une vie meilleure a été étudiée par les économistes, sociologues et psychologues. Chaque discipline offre un point de vue différent. Mais toutes trois s'accordent sur différents points :

Tout d'abord, la situation de départ est l'insatisfaction.

Puis, la quête se traduit à la fois par la mobilité dans l'espace et par l'ascension dans l'échelle sociale.

Enfin, le résultat est en grande partie endogène et provient de la propre motivation en ce sens que la réalité souhaitée n'existe pas hors du rêve, et que c'est le rêve qui pousse l'individu à le concrétiser.

L'économiste Albert O. Hirschman a résumé les réponses à une situation présente de déclin ou frustration comme

« sortie, voix et loyauté » (Hirschman 1970). D'un côté, la « loyauté » aux institutions et à la communauté dans laquelle nous vivons peut s'expliquer par le coût que suppose le fait de se rebeller, de protester ou de s'échapper, même si cela génère toujours une certaine amertume. Pour sa part, la « voix », c'est-à-dire la protestation et la demande de réformes ou de changements, suppose encore un certain niveau de loyauté car on demande une amélioration de la situation existante pour pouvoir l'accepter de manière plus satisfaisante. En revanche, la « sortie » suppose une solution plus radicale motivée par une plus grande expectative optimiste de concrétiser le rêve et de trouver ailleurs une vie meilleure.

Une interprétation possible des différentes possibilités « loyauté, voix et sortie » d'Hirschman est que celles-ci correspondent respectivement au passé, au présent et au futur. La loyauté signifie rester dans le lieu des générations passées, là où nous sommes nés, maintenir les relations personnelles et sociales ainsi que les références culturelles auxquelles l'expérience antérieure nous a habitués. La voix se situe davantage dans le présent car elle exprime le désir d'un changement par rapport au passé établi, mais rapide et visible pour pouvoir tirer parti du résultat.

En revanche, la sortie est tournée vers l'avenir. C'est l'expression la plus claire du rêve d'une vie meilleure. Le fait d'abandonner les relations et les références, y compris la langue, auxquelles nous sommes habitués a, en général, un coût élevé avec, parfois, une perte nette de bien-être par rapport à la situation d'origine. En général, ce sont les enfants



et descendants d'immigrés nés en Amérique qui ont de grandes probabilités d'accéder à de meilleures opportunités que celles offertes par le lieu que leurs parents ont abandonné. Selon les termes de Turner, l'historien de la « frontière » que nous avons déjà cité, même pour ceux déjà arrivés aux États-Unis, la frontière mobile de la phase d'expansion du pays vers l'Ouest était « la porte pour fuir les entraves du passé ». La « sortie » est toujours orientée vers l'avenir.

Pour leur part, les sociologues ont identifié différentes raisons pour lesquelles les personnes émigrent et changent de lieu de résidence à la recherche d'une vie meilleure. Les travailleurs qualifiés souhaitent stabiliser leur situation familiale avec les commodités que nous avons commentées auparavant dont la maison, les voitures et les biens matériels adaptés. Les professionnels urbains veulent atteindre un niveau de vie à la hauteur de leurs succès antérieurs et continuer à progresser dans leurs carrières.

Dans le cadre de cette approche, l'émigration est un résultat direct de l'influence dominante que la culture occidentale avancée a eue dans tous les pays du monde pour créer le rêve d'une vie meilleure. En particulier, les modes de vie américains sont devenus un standard mondial comme le suggèrent les sociologues Alejandro Portes et R. G. Rumbaut dans leur ouvrage *Immigrant America: A Portrait* (2007).

Le succès qui consiste à concrétiser son rêve est assimilé à une meilleure éducation et, surtout, à l'ascension sociale. Le rêve américain suppose une mobilité ascendante dans l'échelle sociale. Mais cette mobilité est également physique. L'ascension

sociale constitue un épisode de plus de la sortie ou de l'émigration continue. L'individu qui a réussi acquiert un meilleur niveau social et abandonne son groupe social d'origine. En fait, le succès est symbolisé et consacré par une série de fuites physiques depuis le pays d'origine vers les États-Unis et, de là, depuis les villes et les quartiers pauvres vers de meilleurs quartiers.

La volonté de concrétiser son rêve a également des motivations et des conséquences psychologiques très spécifiques. En partant d'un pays, l'émigrant prend une décision difficile qui lui revient cher en général. Ce coût inclut la perte et la séparation du pays d'origine, de la famille et des coutumes et traditions acquises, tout cela en l'obligeant à rompre de nombreux liens affectifs. L'émigration comporte en général un changement de statut socio-économique, l'adoption de nouvelles règles et de nouveaux contextes culturels, l'insertion dans un nouvel environnement physique. À cela vient s'ajouter la curiosité voire l'hostilité des locaux, la discrimination économique et les difficultés liées à la langue.

La Société américaine de psychologie (APA) a récemment créé une « Force spéciale sur l'immigration » qui a élaboré un rapport complet et détaillé sur les problèmes psychologiques que peuvent provoquer ces changements dans la quête d'une vie meilleure. Le résultat le plus édifiant des études menées montre que malgré toutes les barrières à franchir, les immigrants de la première génération ont certains avantages pour atteindre de bons résultats scolaires et professionnels du fait de leur « énorme optimisme », de leur

« grandes aspirations », de leur « engagement au travail » et de leurs « attitudes positives envers l'apprentissage » (APA 2012).

Certaines de ces recherches décrivent en détail ces attitudes cruciales pour le succès. En ce qui concerne les études, « l'optimisme des parents immigrés quant aux perspectives de leurs enfants est décisif pour le succès de l'éducation des jeunes des première et deuxième générations », d'après les psychologues Grace Kao et Marta Tienda (1995). Pour ce qui est du travail et de l'ascension sociale, on constate d'un côté que les immigrants d'origine mexicaine, en particulier, « continuent à présenter des résultats aussi mauvais ou pire que les autres minorités américaines pour de nombreuses mesures de bien-être ; des résultats scolaires et des emplois médiocres se traduisent par des salaires bas et des niveaux élevés de pauvreté comparables à ceux des afro-américains ». Mais, par contre, ceux qui obtiennent de bons résultats, en particulier les enfants de deuxième génération, le doivent au fait d'avoir « hérité d'une énorme motivation optimiste de leurs parents », selon les recherches des psychologues Gretchen Livingston et Joan R. Kahn (2002).

L'un des résultats psychologiques les plus intéressants observés parmi les émigrés en quête d'une vie meilleure est une forte impulsion psychologique tendant à aimer ce pour quoi ils ont payé le prix fort. Lorsque l'émigrant regarde derrière lui, analyse son passé, son pays d'origine et les personnes qu'il fréquentait, ces derniers lui semblent plus horribles que jamais. En revanche, il aura tendance à croire que le nouveau pays

d'accueil est le meilleur du monde et qu'il doit être un exemple pour les autres.

En particulier, les États-Unis sont le pays du dernier recours. Pour la grande majorité des citoyens, dont presque tous sont issus d'immigrés qui changèrent de pays à un moment donné pour concrétiser leur rêve, le fait de partir du pays est quelque chose d'inimaginable. Comme nous l'avons déjà commenté, une autre sortie peut être tentée, mais toujours à l'intérieur du pays. Le fait que peu d'Américains aient émigré dans l'immense majorité des pays du monde renforce la croyance selon laquelle les États-Unis sont le pays où l'on doit aller et duquel on ne doit pas repartir. Le rêve américain se renforce par lui-même, même s'il n'est pas comme on pouvait l'imaginer.

### **La réalité rêvée**

Les doutes actuels dont fait l'objet le mythe du rêve américain proviennent en grande partie de la frustration de nombreuses expectatives d'ascension sociale. Le rêve se dissipe quand le rêveur a l'impression que ses enfants ne vivront pas mieux que lui. Le défi de la quête du bonheur repose sur la croyance selon laquelle les États-Unis sont le pays des opportunités. Mais la croyance selon laquelle l'opportunité apparaîtra toujours constitue plus un moteur du travail et de la persistance qu'une réalité existante au préalable. Les opportunités n'attendent pas

le nouveau venu, elles sont un produit de la mobilité permanente, du changement, de l'inventivité et de la créativité des immigrés eux-mêmes.

Il s'avère pertinent d'évaluer cette attitude psychologique à l'aide d'enquêtes à travers lesquelles les citoyens des États-Unis dressent un portrait d'eux-mêmes. D'après des sondages récents, 90 % des Américains s'identifient à la « classe moyenne ». Cependant, compte tenu que les différences sociales sont visibles, les auto-identifications se distinguent entre la classe « moyenne-élevée », la classe « moyenne » et la classe « moyenne-basse ». Mais seules d'infimes minorités déclarent appartenir à la « classe élevée » ou à la « basse classe ».

Pendant la présidence de Barack Obama, une « Force spéciale sur la classe moyenne » a été créée, coordonnée par le vice-président Joe Biden, avec pour devise : « Une classe moyenne forte équivaut à des États-Unis forts ». L'équipe a mené une série d'études et de propositions législatives dans les domaines de l'éducation, de la formation et du recyclage professionnel, du travail et de la famille, de la sécurité de l'emploi et de la retraite. L'une de ses conclusions est la suivante : « Les familles de classe moyenne se définissent plus par leurs aspirations que par leurs revenus ». On constate plus concrètement que « les familles de classe moyenne aspirent à être propriétaires de leur maison et d'une voiture, à offrir une éducation universitaire à leurs enfants, à avoir une couverture santé et une retraite garantie et à prendre des vacances de temps en temps ». La question est qu'aujourd'hui, les prix de

certains biens comme la couverture santé, l'université ou l'habitation, ont augmenté plus que les revenus des personnes.

Comme l'ont souligné les économistes Richard R. Reeves et Kimberly Howard, la mobilité intergénérationnelle ascendante n'est possible qu'avec des proportions égales de mobilité descendante. Mais ce deuxième type de changement a été beaucoup moins étudié. Ces auteurs ont constaté de manière empirique que le talent et les compétences personnelles qui peuvent être mesurés dès l'adolescence, permettent de prédire de fortes probabilités de vivre dans un foyer avec des revenus élevés à l'âge adulte. Mais une proportion très élevée (plus de 40 %) de ceux vivant à nouveau dans un foyer à revenus élevés ont un talent et des compétences modestes qui laissent penser qu'ils pourraient échouer socialement sur la base du mérite.

De plus, les jeunes de familles pauvres allant à l'université avec le talent et la motivation en quête d'une vie meilleure ont de grandes probabilités de succès s'ils vont au bout de leurs études et obtiennent leur diplôme. Mais les adolescents avec peu de talent et qui devraient descendre dans l'échelle sociale, conformément au mythe de la mobilité sociale méritocratique, ont pratiquement 25 % de chances de rester dans un foyer à revenus élevés à l'âge adulte s'ils sont issus d'une famille de cette classe sociale. Les riches possèdent un « sol en verre », selon la métaphore des auteurs, qui peut se rompre pour bon nombre de jeunes qui redescendent dans l'échelle sociale faute de talent ou d'efforts, mais qui en sauve également grâce au fait d'être né plus haut dans l'échelle sociale (Reeves et Howard 2013).

L'un des auteurs a développé plus en détail cet argument dans son récent ouvrage *Dream Hoarders* (2016), et dont le titre peut être traduit par « *Les accapareurs du rêve* ». Le travail se concentre sur les personnes vivant dans le groupe social avec des revenus supérieurs de 20 %, et il montre comment ces familles ont réussi à être efficaces en cédant leur niveau social et économique à leurs enfants, de sorte que la mobilité sociale globale s'est réduite. Les enfants de classe moyenne-élevée ont tendance à être des adultes de classe moyenne-élevée.

« L'accaparement des opportunités » par les groupes aisés peut se retrouver dans de nombreux mécanismes : la planification urbanistique tend à renforcer la stabilité des quartiers et les différences entre ces derniers ; l'accès aux écoles publiques par quartiers en fonction du lieu de résidence tend à créer des écoles avec des groupes d'enfants homogènes sur le plan social ; les concours d'accès aux universités et les opportunités d'emploi sont donc plus favorables aux membres issus de famille avec des contacts sociaux de classe élevée. Un mécanisme qui a été tout particulièrement considéré de manière traditionnelle comme une source d'opportunités peut être réinterprété selon cette approche : les « internes » ou « stagiaires », c'est-à-dire les étudiants ou les jeunes diplômés qui travaillent gratuitement pendant quelques mois dans une entreprise ou une institution publique le font dans l'espoir d'obtenir une offre de travail au sein de cette dernière. Mais le coût de travailler gratuitement pendant six mois ou un an peut

ne pas être à la portée des familles aux revenus bas ou intermédiaires.

Malgré tout, le rêve est toujours vivant. Même si les inégalités augmentent avec le temps, les Américains continuent de croire que le rêve américain est une réalité. L'idée selon laquelle tout Américain, avec la détermination et le courage suffisants, peut gravir tous les échelons économiques de la société, indépendamment de son endroit d'origine, continue à déplacer des montagnes.

Certaines études récentes démontrent que la foi est plus forte que tout même si la réalité n'est pas toujours ce qui était attendu. Dans le cadre d'une étude de S. Davidai et T. Gilovich publiée dans *Perspectives on Psychological Science* (2015), trois mille personnes de la société américaine ont été réparties en cinq quintiles de revenus. Les chercheurs ont demandé à chaque personne d'estimer la probabilité selon laquelle toute personne assignée au hasard au quintile le plus bas pourrait accéder à l'un des autres quintiles de revenu pendant sa vie. Dans les faits, environ 30 % des individus franchissent ce pas aux États-Unis, un résultat très élevé en termes comparatifs (selon les données de mobilité sociale du Pew Research Center). Mais les personnes sondées ont surestimé de près de la moitié la probabilité de passer du quintile le plus pauvre à l'un des autres quintiles plus élevés, c'est-à-dire qu'elles ont estimé que les pauvres avaient une probabilité moyenne de 45 % d'accéder à une classe supérieure.

Une autre étude de Michael W. Kraus et Jacint J. X. Tan publiée dans le *Journal of Experimental Social Psychology*



(2015) a appliqué une méthode comparable. Mais dans ce cas, les participants ont dû estimer la probabilité d'ascension sociale de la population qui leur est similaire « en termes d'ambitions, de compétences, de talents et de motivations ». De manière implicite, on leur demandait quelles étaient leurs propres perspectives d'ascension sociale.

Leurs réponses ont encore plus surestimé la probabilité d'ascension sociale que l'étude indiquée précédemment. Une question comparable se référait aux probabilités d'accéder à l'université et qui ont également été largement surestimées. Le fait que les personnes qui ont le plus surestimé les probabilités d'ascension sociale étaient celles qui se trouvaient dans les classes sociales les plus basses prouve que la perception psychologique optimiste est biaisée. Les personnes avec le plus grand chemin à parcourir sont celles qui tendent à penser en grande partie que le mouvement est possible. De plus, les Américains appartenant à des minorités ethniques – afro-américains, hispaniques et asiatiques – ont tendance à surestimer davantage la mobilité sociale ascendante que ceux d'origine européenne.

L'utilité psychologique et sociale de ces erreurs de perception ne fait aucun doute. Le fait de surestimer la mobilité sociale ascendante est utile à la fois pour les riches et pour les pauvres. Ceux qui se voient eux-mêmes en haut de l'échelle sociale se justifient parce qu'ils ont atteint le succès que les autres ont également à leur portée, selon eux. Pour les pauvres, la perception optimiste biaisée leur donne l'espoir d'un avenir meilleur et les incite à continuer à faire des efforts.



2.

Des rêveurs insatisfaits:  
la recherche continue



La quête du rêve devenu réalité a inspiré de nombreuses œuvres sous forme de témoignages, de mémoires, d'autobiographies et de romans dans la tradition littéraire et cinématographique américaine. Ces produits ont un grand succès car les immigrants voulant réaliser leur rêve trouvent dans ces histoires de transformation d'autres personnes un modèle à suivre pour réaliser leurs propres rêves et surmonter leurs craintes et leurs peurs.

Le ton utilisé habituellement suggère de manière implicite que les États-Unis sont fondamentalement une bonne chose, ouverte aux rêves d'accomplissement et de liberté personnelle de l'immigrant. Parfois cependant, il apparaît quelque critique implacable qui attire l'attention des Américains sur l'échec du pays à s'adapter aux ambitions qu'il a générées auprès de ceux venus du reste du monde. La chronique de l'échec ou de la déception soulève des interrogations quant à l'auto-image américaine du pays des opportunités pour tous. Mais même en en tenant compte, l'idée des États-Unis demeure celle d'un rêve que l'immigrant identifie à son propre accomplissement et développement personnel.

## Les immigrants du 20<sup>e</sup> siècle

Le réalisateur Elia Kazan, neveu d'un Arménien qui avait émigré aux États-Unis au début du 20<sup>e</sup> siècle, a raconté l'histoire de son oncle, Svatros, dans le film *America, America* (1963).

En Anatolie, les membres de la famille parlaient sans cesse de leur rêve :

« - Et tu dis qu'en Amérique, ils ont des montagnes plus grandes que ça ?

- En Amérique, tout est plus grand.
- Quoi d'autre ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre en Amérique ?
- Qu'est-ce qu'on attend ?
- Allons-y maintenant, avec l'aide de Jésus. »

Le père donna à Svatros toutes ses économies pour qu'il puisse aller en Amérique et de là-bas faire venir les membres de sa famille. Cependant, les péripéties du voyage furent nombreuses. On lui vola rapidement son argent. À Constantinople, où Svatros avait fait une halte, la fille d'un riche Turc voulut se marier avec lui et elle demanda à son père de le persuader de rester. Elle lui disait :

« - Une fois [Svatros] m'a montré des photos dans un livre.

- Des photos ?
- D'une ville en Amérique. Des immeubles très hauts. Il m'a tout dit... combien ils mesurent, comme s'il y était allé. Il m'a dit qu'un jour il a rêvé d'y aller. Moi, je ne savais pas quoi dire.

- Ne t'inquiète pas. Tous les garçons ont des rêves. Moi, j'ai eu les mêmes rêves, une fois... quand j'étais jeune, d'aller vers de nouvelles terres, de commencer une nouvelle vie. »

Au terme d'incroyables aventures, Svatros arrive à New York et entre dans le pays. Il écrit une lettre à sa famille :

« Je suis là. Je suis arrivé en Amérique... Ce n'est pas différent d'ici. Mais laissez-moi vous dire une chose, ici tu as une nouvelle chance... pour tous ceux capables d'arriver là, il y a un nouveau commencement. Donc préparez-vous, vous allez tous venir. Vous allez venir. Je vais travailler pour vous faire venir ici. Un par un. »

Kazan explique que son oncle a effectivement tenu parole : « Il les a tous fait venir. Ça a pris plusieurs années, mais il les a fait venir un par un. À l'exception de son père. L'ancien est mort là où il est né ».

Certains témoignages écrits d'immigrés de cette époque, du début du 20<sup>e</sup> siècle, font état de l'énorme satisfaction de celui qui réussit à concrétiser son rêve. Cependant, d'autres expliquent les difficultés qu'ils ont dû surmonter et les doutes qu'ils ont eus pendant leur transformation, jusqu'à ce que leur intégration dans la société américaine soit suffisamment forte pour ne plus faire marche arrière.

George Steiner, un Juif allemand qui a émigré à New York, a écrit dans *From Alien to Citizen* (1914) :

« Il n'est pas rare que des étrangers comme moi aiment ce pays et l'aiment probablement plus que ne pourrait l'aimer un natif. Souvent, j'aurais voulu que le citoyen américain insouciant typique, qui pense que la liberté est acquise pour

toujours, ait eu la même expérience que moi, qu'il connaisse la valeur d'être un homme libre depuis la naissance. Je suis sûr que ce serait une grande expérience de ressentir la transition du sujet à citoyen, d'à peine pouvoir dire « Je » à pouvoir prononcer les grandes paroles collectives : « Nous, compatriotes,... »

« L'Amérique m'a donné l'opportunité d'obtenir certaines choses et elle m'a concédé certains droits et privilèges, mais je pense que ce pays devrait rester jeune et viril pour étendre ces bénédictions à tous ceux qui vivent sur nos côtes, qui habitent nos villes et accèdent tous les jours à notre vie... Chaque fois, je me rends compte que le droit à la citoyenneté est trop facilement concédé parce qu'il est ensuite exercé avec légèreté ; à la fois le natif et l'étranger devraient apprendre que ce n'est pas seulement un don mais également un privilège qui doit se gagner et se mériter... Nous devons être sincèrement reconnaissants d'être conscients du pouvoir des idéaux dans notre vie nationale, et du fait que ces idéaux exigent des efforts pour les réaliser ».

Dans une autre perspective, Abraham Rihbany, Syrien de parents grecs orthodoxes, a formulé quelques réflexions sur le processus d'intégration pour qu'elles puissent servir d'aide aux futurs immigrants dans « A Far Journey » (*The Atlantic*, 1914).

Après avoir vécu un certain temps à New York, toujours en compagnie d'autres Syriens émigrés, Abraham décida de changer d'endroit. « Pendant mon séjour de presque dix-huit mois, je n'ai pas eu l'occasion de dire dix phrases en anglais. Tous les collègues de travail et les personnes que je



rencontraient mangeaient les mêmes choses, parlaient la même langue, racontaient les mêmes histoires, s’amusaient de la même manière et commentaient les mêmes conflits, ceux de notre pays natal. J’avais l’impression d’être aussi éloigné de la vie réelle américaine que si je vivais à Beyrouth ou à Tripoli... Mon expérience à New York m’a démontré qu’il était très difficile, voire impossible, de devenir réellement un américain si je continuais à vivre dans une colonie de mes compatriotes d’origine. Tout comme pour l’apparition de nouvelles espèces, rien ne peut se produire sans une rupture radicale avec la lignée paternelle, la véritable transformation d’un étranger en américain ne peut pas se produire sans l’éloignement complet, intérieur et extérieur, de l’individu par rapport à son groupe d’origine ».

« La colonie syrienne à New York m’a aidé autant qu’elle a pu, car ils m’ont accueilli pendant dix-huit mois en leur sein, dont la langue était la mienne et les coutumes étaient les miennes. Ils m’ont protégé d’une transition trop abrupte. Si j’avais été exposé à la société américaine dès mon arrivée dans ce pays, sans argent et sans connaître suffisamment l’anglais, le changement aurait été trop violent pour le surmonter facilement. Grâce à cela, j’ai pu surmonter les grandes difficultés que j’ai rencontrées au début alors que grandissait ma curiosité de connaître les influences américaines que je percevais partout ».

Abraham répond à la critique que font les citoyens américains quant aux « habitudes grégaires » des étrangers. « Il est évident, reconnaît-il, que les rapports entre les

étrangers, en particulier dans les grandes villes, a tendance à générer parmi eux le désir de maintenir des modes de pensée et de vie hérités, ce qui rend l'américanisation doublement difficile. Cependant, si les étrangers avec « des habitudes grégaires » se dispersaient trop tôt, ils perdraient rapidement le contrôle d'eux-mêmes, seraient en proie à une solitude et un isolement déprimants et ils deviendraient une charge pour la société qui veut les accueillir. La loi de la « survie de celui qui s'adapte le mieux » s'applique également dans ces colonies étrangères des villes américaines, comme partout ailleurs ».

Le film mythique *Casablanca* (1942) a contribué pendant plusieurs décennies à renforcer le rêve américain. Il commence par cette explication du narrateur :

« Avec l'explosion de la Seconde Guerre mondiale, de nombreux regards dans l'Europe emprisonnée se tournèrent avec espoir et désespérance vers la liberté en Amérique ».

L'histoire se passe dans un bar dont le nom est justement « Rick's Café Américain ». Une grande partie de l'histoire porte sur les démarches de Laszlo, un chef de la résistance, pour fuir en Amérique. Le Café Américain est le centre des conspirations pour obtenir des visas vers l'autre continent.

En effet, par exemple, M. et Mme Leuchtag célèbrent le fait qu'ils partent le lendemain pour les États-Unis. Ils essaient de parler dans leur niveau faible en anglais et, avec le maître Carl, ils portent un toast « à l'Amérique ».

Dans une autre scène, Annina explique à Rick, le propriétaire américain du bar :

« Nous venons de Bulgarie. Oh, les choses vont très mal là-bas, Monsieur. Un démon a pris tout le peuple à la gorge. Nous, Jan et moi, nous ne voulons pas que nos enfants grandissent dans ce pays.

- C'est pour cela que nous avons décidé d'aller en Amérique.

- Si vous saviez ce que cela signifie pour nous de partir d'Europe, d'arriver en Amérique ! »

Plus de soixante-dix ans plus tard, le mythe et le rêve sont toujours vivants. Un exemple très récent est le roman de l'écrivain irlandais Cilm Tóibín, *Brooklyn* (2009), adapté au cinéma sous le même titre et nommé à l'Oscar du meilleur film en 2016. L'œuvre traduit brillamment les sentiments de doute, d'enthousiasme, de nostalgie et de détermination des émigrants européens en Amérique au milieu du 20<sup>e</sup> siècle.

Une jeune fille irlandaise, Eilis, « avait toujours cru qu'elle allait vivre toute sa vie dans son village, comme l'avait fait sa mère, où elle connaissait tout le monde, avait les mêmes amis et les mêmes voisins, les mêmes routines et les mêmes rues. Elle avait espéré trouver du travail au village, puis se marier, abandonner son travail et avoir des enfants ». Mais, de manière inattendue, un curé irlandais émigré aux États-Unis passe dans le village et lui offre la possibilité de venir vivre comme interne dans un institut de jeunes filles responsables et de travailler dans une boutique élégante. « Elle aurait préféré rester chez elle, dormir dans cette chambre, vivre dans cette maison, renoncer à de nouvelles robes et de nouvelles

chaussures ». Mais sa sœur l'encourage à partir pour avoir un jour sa propre maison et sa propre famille.

Eilis s'installe à Brooklyn, travaille comme vendeuse pendant la journée, étudie le soir pour devenir comptable, et elle fait la connaissance d'un fiancé bon et responsable. Quand Eilis est triste, son chef au travail lui dit : « C'est que de la nostalgie. Ça arrive à tout le monde. Et ça s'en va. Pour certains, ça passe plus vite que pour d'autres. Y a rien de plus dur que le mal du pays ».

Un an après son arrivée aux États-Unis, Eilis revient dans son village en Irlande suite au décès de sa sœur, et elle y reste pendant un mois. Elle reçoit tout de suite les pressions de sa mère et de ses amis, une offre d'emploi, un prétendant qui se déclare pour qu'elle renonce à sa nouvelle vie américaine et reprenne à nouveau les habitudes de son village. Eilis se sent plus détendue qu'à Brooklyn parce qu'elle connaît tout le monde, tous les détails, et parce qu'elle est habituée aux coutumes des lieux. Mais elle finit par se rendre compte des misères de tout type que cela suppose, voire une certaine mesquinerie. « J'avais oublié comment était ce village », répond-elle à une voisine qui lui reproche certaines choses de sa vie aux États-Unis.

Lorsqu'elle revient à New York, une autre jeune fille irlandaise qui voyage dans le bateau pour la première fois lui fait part de sa préoccupation et de ses craintes, tout comme elle-même s'était confiée à une autre femme pendant son premier voyage. « On dit qu'à Brooklyn, il y a beaucoup d'Irlandais et qu'on est comme à la maison ». Eilis répond :

« Oui, c'est comme à la maison ». Comme l'a souligné la critique, le roman et le film constituent une véritable étude sur la recherche d'un foyer dans lequel se sentir comme chez soi, et sur la difficulté de se l'imaginer avant de l'obtenir. Au-delà des détails concrets des péripéties d'Eilis, l'histoire a une valeur universelle.

### **Rêves adolescents**

Le rêve américain actuel d'une vie meilleure est différent de celui d'il y a quelques décennies. Huit étudiants adolescents, âgés de 15 à 17 ans, dans une école d'enseignement secondaire (*high school*) de Los Angeles, expriment avec candeur la peur et la solitude qui accompagnent bien souvent le rêve américain. Les jeunes sont : Ibrahim et Omar d'Afrique ; Diana, Eduardo, Juanita, Marisol et Ricky du Mexique, et Karla du Honduras.

*Pourquoi êtes-vous arrivés jusqu'ici depuis vos pays d'origine ?*  
Diana – « Moi, je ne voulais pas être là. Je ne voulais pas. Je voulais uniquement repartir au Mexique. Ça a été très difficile pour moi. Je me souviens que quand j'étais petite, j'aimais beaucoup aller à l'école. Je n'avais pas encore l'âge d'y aller, mais ma mère connaissait l'instituteur, elle était allée le voir pour parler avec lui et, comme au Mexique, tant que tu n'as pas six ans, tu n'es pas obligé d'aller à l'école... Et puis on est venu ici et j'ai commencé l'école et ça a été très difficile pour moi. Moi, je le savais, l'alphabet et ces choses, mais en espagnol.

Mais quand je suis arrivée ici, les instituteurs ne pouvaient pas me parler en espagnol et ils me punissaient si je le parlais. Ça a été très difficile pour moi. »

Karla – « Ça s'est très mal passé parce que je me souviens que quand ma sœur est arrivée, elle appelait sans cesse au Honduras pour dire à ma mère qu'elle voulait repartir, qu'elle ne voulait pas être là, elle était frustrée, et moi : « Oh, ma pauvre sœur ». Mais quatre ans plus tard, quand on m'a dit que j'allais venir ici, je l'ai également mal vécu. C'était comme : « Oh, il va m'arriver la même chose ! » Mais réellement, ils me manquent parce que j'étais la seule à m'occuper de... quand mes parents travaillaient, j'étais la seule à m'occuper de ma petite sœur et de mon frère, vraiment, ils me manquent. Quand ils m'appellent, ils me demandent toujours de revenir, et je me mets à pleurer, et voilà ».

« Ma mère, mon père, mon autre sœur et mon petit frère sont toujours au Honduras. Ma mère est professeur d'histoire au collège et mon père jouait au football, mais maintenant, il est retraité et il a fondé une école de football pour enfants... ».

Eduardo – « Ma mère et mon père, je dois dire qu'ils m'ont donné le rôle de modèle à suivre. Ils veulent que mon petit frère fasse comme moi, qu'il ait des bonnes notes, des choses comme ça. Et ils veulent que je le surveille pour qu'il continue sur le bon chemin ».

*Q. Te considères-tu plus américain ou africain ?*

Ibrahim - « Américain, je crois, parce que mes parents me l'ont déjà dit. Même mes parents m'ont dit que je suis en train de perdre mes racines, je perds mes racines ».

*Q. Et ça ne leur plaît pas ?*

« Bien sûr que non. Je suis en train d'oublier tout de ma culture ».

*Q. Tu crois que tu es en train d'oublier...*

« Plein de choses ».

*Q. Quel genre de choses ?*

« Tout ».

*Q. Et comment le vis-tu ?*

[Pause] « Je ne sais pas quoi dire. C'est comme ça... » [Pause]

*Q. Comme ça, rien de plus ?*

« Oui ».

*Comment avez-vous vécu vos premiers jours d'école ?*

Omar - « Quand tu arrives dans une nouvelle école, t'es bien sûr frustré. Tu ne connais pas les personnes, en particulier la langue. Enfin, le plus dur, c'est d'être assis devant l'instituteur, eux ils parlent et toi tu ne sais pas ce qu'ils disent. Tu es simplement là, assis, tu regardes ce qu'ils font. Tu ne peux même pas lire ce que la personne écrit au tableau, c'est très dur.

« Quand je suis arrivé à l'école, j'ai essayé de parler avec tout le monde. Quand j'ai une question ou un problème, je le dis à quelqu'un. Je le dis à untel aujourd'hui, à un autre demain, pour voir qui communique le mieux avec moi. Je suis avec ceux qui ne font pas seulement qu'écouter et hocher la tête en me regardant comme quelqu'un qui ne comprend pas ce que je dis. Parce qu'il y a des personnes qui écoutent, mais elles ne comprennent pas ce que tu leur dis. Et il y en a d'autres qui, réellement, t'écoutent si tu leur parles. Elles te répondent quand tu leur parles, elles te conseillent sur ce qu'il faut faire et ne pas faire.

Karla - « Il y avait d'autres Honduriens ici, mais ils étaient plus grands, et ils sont partis cette année. Mais oui, chaque fois que j'allais manger après les cours du matin, je me souviens que si j'avais des devoirs à faire, ils m'avaient dit de descendre à la cafétéria avec mon cartable pour me les traduire, et ils m'aidaient à faire les devoirs, et après, on jouait dehors. Ils m'ont beaucoup aidé ».

*Avez-vous eu des problèmes avec l'anglais ?*

Juanita - « Au début, je me sentais étrangère parce que je ne connaissais personne ici. Je ne savais pas parler anglais. Je n'avais aucun ami, et j'étais très mal quand j'allais en classe. Je ne comprenais pas ce que disait le professeur. J'étais nerveuse ».

Karla - « Je me souviens que quand je suis venue ici pour la première fois, le professeur parlait aux autres et j'étais là, je ne savais pas ce qu'il disait. J'ai demandé à des Dominicains, ils



parlent espagnol, mais il y a des choses dans leur espagnol qui sont différentes, et j'étais également perdue et frustrée à cause de tout cela. Ils m'ont alors mise dans une classe avec d'autres Honduriens et ils m'ont beaucoup aidée. Ils m'ont aidée dans les devoirs et tout ça. Et quand j'étais à la maison, ma sœur et mon cousin me forçaient toujours à parler en anglais. Je parlais espagnol et ils me répondaient : « Je ne comprends pas ». Ils essayaient toujours de me faire parler en anglais, ma sœur et mon cousin... ».

Diana - « Je ne pouvais pas parler avec les autres filles de la classe, je ne pouvais pas parler parce que je ne connaissais pas l'anglais. Les autres se moquaient de moi. Ils me disaient des vilaines choses... que j'étais bête, des choses comme ça ».

« J'ai eu une maîtresse, et elle me disait aussi ce genre de choses. C'était comme si... je pense que par le simple fait d'être mexicaine, elle pensait que j'étais incapable de faire ce que les autres, les blancs, pouvaient faire... La maîtresse ne voulait pas parler espagnol et elle s'en prenait à moi, elle disait que je n'étais pas censée être là parce que je ne savais pas parler anglais, que je devais retourner à la garderie et que je devais y rester ».

Omar - « Quand je suis à l'école, je parle uniquement en anglais, et c'est tout. Pas de français, on ne parle pas français ici. Plus tu parles anglais, mieux tu le fais, si bien que je parle anglais avec mes amis pour l'améliorer, le vocabulaire et tout ».

Ibrahim - « Tu dois vraiment parler anglais pour réussir. L'anglais, c'est comme la langue numéro un. Il faut vouloir le parler. C'est très important ».

*Q. Parles-tu avec tes amis en français ?*

« Mes amis parlent toujours en français... ou on mélange, on mélange anglais et français ».

*Q. As-tu d'autres amis qui ne parlent pas français ?*

« Oui, bien sûr ! ».

*Q. Et comment fais-tu avec eux ?*

« En anglais. J'ai quelques amis qui ne parlent pas français. Je pense que c'est mieux aussi. Je pense que c'est bien parce que quand je parle avec eux, je pratique aussi mon anglais ».

*Q. Vous-êtes vous faits facilement des amis ?*

Karla – « Je ne sais pas, en fait je me fais facilement des amis. Ce n'est pas un problème pour moi. Seulement un mois après mon arrivée, je connaissais déjà beaucoup de monde. Ça m'a surpris, ils me connaissaient déjà. Quand j'allais à l'école au Honduras, j'avais quelques amis, mais quand je suis arrivée ici, toute l'école me connaissait. Et j'ai une tonne d'amis maintenant. Comme ceux du cours préparatoire, ils sont nouveaux à l'école... Je me fais des amis dans toute l'école, en plus des professeurs, et tout ».

« Au début de l'année scolaire, tous les Dominicains, les Africains, les Honduriens forment leurs groupes. Mais au bout de deux ou trois mois, tu les vois tous, tu vois une table avec seulement des Africains et un Dominicain, et ils commencent à

se mélanger. La semaine d'après, tu vois une table avec tous les Africains et trois Dominicains... ça change comme ça ».

« Des nouveaux sont arrivés, des Africains, grands. Au début, ils étaient avec les autres Africains, mais maintenant ils ne sont plus ensemble. Ils sont toujours avec les Honduriens et les Mexicains en train de jouer au football. Tu vois, ils changent. Ils ont mis deux semaines seulement. La première semaine, ils ne disaient rien. Et maintenant, ils s'approchent : « Tu veux jouer au foot ? ». Ils jouent tous au football, au basket, ils sont ensemble. Et même quand ils jouent au football, il y a des fois des Dominicains et des Africains, mais ils ne font pas les équipes comme ça. Ils ne font pas une équipe de Dominicains et une autre d'Africains, ils se mélangent. J'aime mon école ».

*Pensez-vous que cette expérience vous a motivés ou vous sentez-vous toujours frustrés ?*

Diana - « Peut-être parce que j'étais très fâchée avec les autres et que je ne voulais pas qu'on me dise ce que j'étais capable de... [Elle se met à pleurer]. Pardon... C'est parce que je l'ai gardé pour moi pendant longtemps et j'essaie d'oublier mais je me souviens. Et maintenant, les autres élèves, je sais ce qu'ils doivent vivre.

*Pensez-vous que vous allez réaliser le rêve américain ?*

Marisol - « Mes parents, surtout ma mère, elle me dit toujours « Tu devrais voir ce que font tes cousins au Mexique, ils font ceci et cela ». Et moi je lui dis : « Ce n'est pas moi qui ai voulu venir ici. C'est vous qui m'avez amenée. Pourquoi me

reproches-tu de ne pas être comme eux ? Eux, ils ont grandi dans un environnement totalement différent, avec d'autres règles que nous, tout est différent, les horaires, tout ».

*Aurais-tu préféré rester au Mexique ?*

« C'est difficile d'avoir une bonne éducation là-bas, même si quelques-uns réussissent. Beaucoup de monde réussit, peu importe où. La seule chose, c'est qu'ici, c'est plus facile, parce que c'est public, c'est gratuit ici. Là-bas, tu dois acheter des tonnes de choses, c'est dur... Je crois que ce serait pareil. Ça m'est égal où je suis ».

Diana – « J'ai presque toute la famille là-bas [au Mexique] ; je n'ai pas grand monde ici, et j'en souffre... Je leur dis que dès que j'aurai un travail, j'irai vivre au Mexique, mais je ne sais pas, peut-être pas. En fait... je ne sais pas. Je vais peut-être rester ici et faire venir mes grands-parents. Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas ce que sera mon avenir ».

Omar – « Ici, aux États-Unis, tu peux faire ce que tu veux... Tu viens ici, tu as la possibilité de trouver un bon travail. Si tu travailles dur, tu obtiens ce que tu veux ».

« Ma mère veut que j'obtienne mes diplômes et après que j'aie à l'université, pour avoir un bon travail, aider ma famille... Si je reviens dans mon pays, c'est un pays pauvre, beaucoup de gens n'ont pas de quoi manger. C'est pour ça que ma mère veut que je trouve un bon travail et que j'aide les gens qui sont là-bas, comme les membres de ma famille. Et c'est essentiellement ce que l'école essaie de faire, aussi. La seule chose qu'ils veulent, c'est que tu obtiennes tes diplômes, que tu

ailles à l'université et que tu trouves du travail. Tout va dans le même sens ».

Ricky - « Parfois, la chance peut t'aider un peu, mais ça dépend surtout de toi. Ça dépend si tu es décidé et des attentes que tu as ».

Karla - « Quand ils nous donnent les notes, mes cousins qui sont nés ici aux États-Unis, ils ont toujours de mauvaises notes, et ils sont recalés dans telle ou telle matière, et quand j'ai les miennes, c'est différent. Maintenant, je crois qu'on ne s'entend plus trop bien avec ma tante. Je ne sais pas si c'est de la jalousie ou quoi, mais elle a commencé à nous traiter, ma sœur et moi, différemment de ses enfants. Avant, elle regardait toujours mes notes, mais maintenant, quand les notes arrivent à la maison, elle ne les regarde même pas. Elle ne les regarde pas parce qu'elle sait que nous avons de bonnes notes, mais pas ses enfants. Elle sait que j'ai de bonnes notes, mais elle ne dit pas : « Oh, bravo ! » ou quelque chose dans le genre. Ça m'est égal. Je sais que les notes sont pour moi, pas pour elle ».

*Pourquoi penses-tu que les choses vont bien pour toi, maintenant ?*

Karla - « Parce que je suis responsable je pense, et parce que je sais ce que je veux. Je sais pourquoi je suis dans ce pays. Et je veux aider ma mère et mon père. Eux, même s'ils avaient des problèmes, ils ont toujours essayé de donner tout ce qu'ils avaient pour nous... Nous, on essaie de faire de notre mieux pour leur rendre ce qu'ils nous ont donné quand on était petit. Je veux la même chose pour eux. Ma mère sait que j'ai toujours

voulu être docteur, et elle l'avait essayé, elle me l'a dit à moi et à ma sœur que nous pourrions avoir une meilleure éducation ici. Parce que l'école au Honduras, c'est pas mal, mais elle sait qu'ici nous aurons plus d'opportunités et de succès ».

*Et tu penses que c'est vrai ?*

« Oui [Elle rit]. Oui... »

Eduardo - « Mes parents veulent que nous ayons de meilleures opportunités, même si cela les oblige à travailler toute leur vie, dans les champs. Ils veulent que nous ayons une meilleure éducation et plus d'opportunités que celles que nous aurions au Mexique ».

*Tu penses que c'est vrai ?*

« Oui. Là-bas, je ne pourrais probablement pas aller beaucoup à l'université à cause de la situation économique. Tout va mal là-bas, ici c'est plus stable qu'au Mexique ».

### **Jeunes et dans l'illégalité**

Edilsa, Él, Anh-Thu et José sont quatre étudiants de l'Université du Texas (UT) à Austin qui sont arrivés aux États-Unis alors qu'ils étaient enfants. Le Texas est l'un des 10 États qui permettent à certains étudiants sans papiers de payer leur inscription, et l'un des rares qui leur permet de demander une aide financière de l'État. Pour ces jeunes, le rêve américain présente un obstacle de plus car ils résident de manière illégale

dans le pays et, malgré leurs efforts et les opportunités qui se présentent à eux, ils ne savent pas s'ils pourront rester légalement dans le pays, obtenir un travail et accéder à une vie plus stable.

Edilsa López, 21 ans, a passé une partie de son enfance au Guatemala à travailler dans les champs et à s'occuper de ses trois petits frères avant de fuir de ville en ville pour échapper à la violence de son père. Même si elle n'a terminé que l'enseignement correspondant au collège là-bas, elle a pu s'inscrire au lycée à Houston après un passage de la frontière éprouvant qui l'a séparée de sa famille pendant plusieurs mois. Elle est aujourd'hui en troisième année à l'Université du Texas à Austin, et son rêve est de pouvoir travailler un jour comme analyste financière et aider ses frères.

« Je ne parlais pas un mot d'anglais quand je suis arrivée ici, et j'ai donc dû prendre des cours d'anglais. Les professeurs ont remarqué que j'étais bonne élève. Un jour, ils m'ont fait passer une note de mon professeur d'anglais qui disait : « Tu auras beaucoup de succès. J'ai confiance en toi ». J'étais tellement heureuse que quelqu'un croie en moi. Pendant la première année, j'ai pris des cours avancés et j'ai appris comment allait être l'université. Ma mère est repartie au Guatemala avec mes deux frères plus jeunes que moi, alors que ma sœur et moi sommes restées toutes seules ici.

Nous n'avions ni toit, ni argent, ni de quoi manger. J'ai trouvé un endroit pour ma sœur, mais il n'y avait de la place que pour une seule personne. Le directeur d'un programme de

volontariat qui était avec moi m'a accueillie. Je me suis présentée à toutes les bourses que j'ai pu trouver pour pouvoir aller à l'Université du Texas. J'ai obtenu suffisamment pour payer l'inscription, me loger, me nourrir et acheter les livres.

Je veux être différente de là d'où je viens. Là-bas, j'étais entourée de personnes qui essayaient uniquement de survivre ».

José Torres-Don, 22 ans, est né à Río Verde au Mexique, et il vient de s'inscrire à l'Université du Texas à Austin. Il ne peut pas travailler parce qu'il est sans papiers, il encadre les étudiants et participe à la campagne pour l'approbation de la Loi du Rêve (*Dream Act*) qui facilitera la légalisation de ceux arrivés de manière illégale comme enfants immigrants, et donc leur accès aux opportunités de travail et économiques qu'offre le pays. Il y a peu, il a pris le risque d'être expulsé suite à son arrestation lors d'un sit-in à Washington.

« Je suis le dernier de neuf frères, et je suis arrivé dans ce pays avec ma famille quand j'avais quatre ans. Certains de mes frères étaient déjà venus aux États-Unis, et ils sont revenus pour nous aider à passer la frontière. Je me souviens que ma mère m'a fait passer la frontière pendant la nuit, et je ne comprenais pas ce qu'il se passait.

Je veux faire le maximum. Je veux aller à l'école de Droit, mais en même temps, j'aimerais voyager à l'étranger, j'aimerais obtenir mon diplôme et en ce moment, je n'y arrive pas. Je ne remplis pas les conditions pour de nombreuses bourses, ni pour une aide financière, et les rôles sont en train



de changer dans ma famille, et je dois maintenant faire un pas en avant pour aider ma famille et je dois travailler. Ma mère a besoin d'une dialyse et la seule solution est de repartir au Mexique. Sa sœur est infirmière et je pourrais travailler pour payer son traitement. ...

Tant que je n'obtiens pas le diplôme, je ne commencerai pas à me demander si tout cela a valu la peine ou non. Je reconnais, il y a des frustrations, de la rage, des griefs. Ce que tu fais avec ta rage et ta frustration, c'est ce qui finit par décider où tu finiras. Je suis en train de choisir de lutter, et je pense réellement que nous pouvons modifier nos lois ».

Anh-Thu, 21 ans, issue d'une famille vietnamienne, est née dans un village de la côte basque du Sud-ouest de la France. Elle vit à Austin, Texas, depuis l'âge de sept ans, quand ses parents ont fermé leur restaurant en France et que la famille est venue rejoindre son frère qui faisait des études d'ingénieur à l'Université du Texas.

« Mon anglais était terrible quand nous sommes arrivés. Mes parents ont trouvé une école à Austin fréquentée par beaucoup de vietnamiens, et nous y sommes donc allés, j'ai commencé à apprendre l'anglais et j'ai oublié tout mon français, tout en même temps.

D'après ce qu'on m'a dit, nous avions un avocat qui devait nous obtenir la nationalité, mais avec le temps, nous nous sommes rendu compte que non, et nous avons finalement abandonné. Nos visas sont arrivés à échéance et nous nous

sommes trouvés dans une situation difficile, comme nous le sommes encore aujourd'hui.

Je ne peux pas participer à beaucoup d'activités de l'UT parce que je vis très loin. Chaque trajet en bus dure environ une heure. Je ne peux pas obtenir le permis de conduire et mon frère ne veut pas que j'apprenne à conduire au cas où je serais contrôlée. Je ne peux pas revenir en France. Je ne parle même plus français ».

Him Ranjit, 19 ans, a vécu dans une modeste maison avec sa famille à Katmandou, Népal, jusqu'à l'âge de 10 ans.

« Nous, les étudiants sans papiers au Texas, on a de la chance parce qu'on nous applique le tarif de l'État et on a une aide financière. Mes bourses couvrent mon inscription, si bien que mes parents n'ont plus qu'à payer mon loyer et mes frais personnels. La Loi du Rêve pourrait nous aider parce qu'elle nous donnerait un statut légal pour pouvoir travailler avec le diplôme de l'université et être productif pour la société.

Avant, tout le monde avait peur de dire que nous étions sans papiers. Maintenant, les gens ont moins peur. Au collège, je ne connaissais personne sans papiers. Personne ne disait rien. Tu as l'impression de ne pas pouvoir vivre ta propre vie. Mais en grandissant, tu prends confiance en toi.

Dans certains États, s'ils te contrôlent, tu peux être déporté même pour une infraction au code de la route. J'essaie de ne pas vivre dans la peur. Je ne conduis pas. J'ai la chance d'être à l'Université du Texas parce qu'il y a des bus qui vont partout. J'avais tendance avant à être pessimiste et à penser

que je ne pouvais pas faire les choses que faisaient les autres, comme par exemple conduire. Mais en grandissant, je suis devenu plus optimiste et j'apprécie d'avantage les choses que j'ai. Je suis aux États-Unis. Par rapport au fait de grandir au Népal, où tout le monde est si pauvre, ma vie est bien meilleure ici, même si je suis sans papiers ».

### **Le rêve face à la réalité**

Certains parmi ceux qui ont tenté de concrétiser leur rêve américain se souviennent de leurs péripéties et racontent comment ils les ont vécues. Dans plusieurs œuvres littéraires, une femme pauvre des Philippines décrit les barrières sentimentales pour émigrer, une Russe émigrée explique les obstacles pour sortir de l'Union soviétique, un Péruvien à New York décrit les sentiments illusoire de nostalgie, et la fille d'une famille d'Amérique Latine installée en Californie compare son expérience avec ce que s' imagine le reste de sa famille restée au pays.

M. Evelina Galang est née en 1961 à Harrisburg, Pennsylvanie, de parents philippins. Jusqu'à ses dix ans, la famille vécut dans sept villes différentes aux États-Unis, au Canada et aux Philippines. Elle raconte les doutes, les obstacles et les défis que suppose le fait d'émigrer des Philippines jusqu'aux États-Unis dans son œuvre *Letting go to America* (2013).

« Un jour, son mari lui dit : « Milagros : Je m'en vais... Je suis venu te dire adieux. Je ne resterai pas... Tu m'écoutes ? Je ne plaisante pas. *Aalis na ako...* ».

À Manille, « Pour tenir jusqu'à la fin du mois, il faut avoir deux emplois. Promener des étrangers autour de l'île, c'est lucratif, mais tu dois faire de longues journées, tu dois quitter la ville et aller dans d'autres provinces ».

Il lui demande : « Ça te plaît quand je dois partir plusieurs semaines ? Tu crois que ça me plaît ?

Le rêve qu'il avait était de faire venir petit à petit sa famille à Chicago. D'abord toi, dit-il, et de là, tu fais ta vie, infirmière Mahal. Ensuite, on gagne de l'argent et on fait venir Angela, Lila et Lola Ani. Je ferai le chauffeur - *ikot-ikot* – et je pourrai acheter les billets pendant que tu t'occupes de la maison dans une communauté de Philippins là-bas, en Amérique.

Dans leur rêve, ils vivront dans le luxe. Que crois-tu que signifie la terre des opportunités, *Mahal* ?

Imagine les filles aller à l'école, une bonne école, et l'université, et devenir médecins ou ingénieurs, ou mieux encore, stars de cinéma.

« Elle rit et le pousse. Tu te rends compte de ce que tu dis...

On peut arrêter de rêver. Commencer à vivre.

T'es bête, lui dit-elle. Les rêves s'achèvent.

Les filles auront une vie meilleure là-bas, *oo, nga*. Lola Ani peut se reposer. Elles dormiront dans un grand lit confortable, elle et *Mahal*, et elles ne se sépareront jamais.

Et une fois qu'elle accepte le rêve, elle voit son visage au milieu d'une espèce de lumière, pas exactement un halo, mais une lueur soutenue, une sorte de *gwapo* qui arrive jusqu'à elle et qui lui fait penser que si cela le rend heureux maintenant ainsi que les filles et Lola, comment cela sera une fois qu'ils seront là-bas ?

Elle commence ainsi le travail, les longues heures à l'école d'infirmières, les nuits sur sa petite table de la cuisine avec des piles de livres autour d'elle, malgré la poule qui court tout autour, malgré la seule ampoule accrochée au plafond qui oscille, malgré les cris des vendeurs ambulants qui entrent dans la maison par les fenêtres ouvertes...

Ito, réfléchis. Nous allons y arriver. Allons en Amérique ».

Le mari s'en va à Chicago. Mais au bout de quelque temps, il meurt dans un accident de voiture.

« Un jour, elle a comme client pour ses massages un vieux Philippin venant des États-Unis. Ce dernier s'assoit sur le tabouret devant elle, petit, avec le ventre qui touche presque par terre. Il a plein de poils blancs dans le dos.

« Viens avec moi, lui dit-il.

« Elle se moque de lui, ils flirtent un peu. Si les files d'attente de l'ambassade [des États-Unis] n'étaient pas aussi longues, dit-elle. Si le temps pour obtenir un visa ne dépassait pas plusieurs années. Je serai plus vieille que toi maintenant, dit-elle, quand ils me le donneront.

Et c'est comme cela que le vieil homme lui fait une déclaration. Il essaie de la charmer. Elle se moque de son audace.

Il lui dit : « Viens avec moi. Marions-nous...

« Tu es très audacieux, vieil homme, lui dit-elle.

Elle regarde une photo d'Ernesto [son mari décédé] et d'elle, se tenant par les bras, en train de danser le jour de leur mariage. Je ne pourrai jamais le refaire, tu le sais bien. Me marier.

Mais alors, pense aux filles qui travaillent comme domestiques ». Angela est devenue une *dalaga na* ; sa poitrine ressort sous un tee-shirt trop serré, son pantalon est trop court. Elle est forte des hanches. Elle soupire et, avant même de nous en rendre compte, Lilla également sera une jeune femme. Qui travaille comme domestique. Puis elle regarde Lola Ani penchée au-dessus de la grande casserole de soupe de poisson, en train de pleurer. Elle sent que la chaleur de la mémoire d'Ernesto abandonne son corps. Elle perd la voix. Le vrombissement meurt contre le mur. Les tambours se taisent. Lui, il n'est plus là, pleure-t-elle, il n'est plus là.

Et soudain, tout prend un sens, ce voyage en Amérique, ce don pour la guérison qu'elle possède. Elle referme les chambres de son cœur. Il n'y a plus de place pour des émotions débridées. Elle doit élever ses filles. »

Lara Vapnyar est née en 1971. À 23 ans, enceinte de trois mois, elle quitte la Russie pour émigrer à New York. Elle se souvient : « Je n'espérais pas autant ; je n'avais pas planifié nos vies. Je

pensais que ça allait être merveilleux, que j'allais avoir un travail fantastique, une vie pleine d'aventures ». Elle le raconte dans *Fischer vs. Spassky* (2012) :

« Il y avait tellement de choses qui me tourmentaient dans l'Union soviétique. Tellement de mensonges, d'humiliations, grandes et petites. Le fait que Marina n'aurait pas été admise à l'école parce qu'une place avait déjà été donnée à un autre Juif. Le fait que Sergei n'aurait pas pu assister à un congrès scientifique à l'étranger parce qu'il n'était pas membre du parti. Le fait qu'on devait faire la queue pour acheter de la viande, du papier hygiénique ou des sous-vêtements. De simples slips en coton blanc qui, en plus, n'avait rien de spécial ! ». La couleur fut ce qui a le plus impressionné Marina des images de la vie à l'étranger qu'elle avait vues dans les films et les magazines. Des voitures peintes en jaune, en bleu et en vert. Des maisons roses. Des piscines bleues. Des soutien-gorges rouges. Des rouges à lèvres bien rouges. L'envie pour les objets quotidiens est devenue une sorte de désarroi existentiel. Elle se sentait comme enfermée dans un monde morose, inférieur, alors que les autres étaient à l'extérieur et avaient des vies lumineuses et merveilleuses. Sergey le vivait tout particulièrement mal. Depuis son enfance, il ressentait le manque de liberté comme quelque chose de physique. Il aimait porter les lunettes sur le bout du nez pour éviter la moindre pression contre les tempes. Il ne portait jamais de gants, même en plein hiver, parce qu'il sentait que ses doigts suffoquaient. Sasha a grandi comme lui. Ou pire encore. Il n'a jamais porté de cravate ni de col haut, et ses chaussures étaient toujours une taille plus grande.

À l'automne 1971, Sergey lui a dit qu'il pensait sérieusement émigrer. Quelques-uns de ses amis s'étaient déjà préparés pour émigrer. Certains étaient même déjà partis. Ils n'avaient rien à perdre. Les parents de Marina étaient morts. Les parents de Sergey avaient deux autres enfants. Sergey était chimiste analyste ; il allait à coup sûr trouver un bon travail aux États-Unis, là où les opportunités sont illimitées et le succès requiert uniquement du talent et de la détermination. Ils pourraient obtenir un visa pour Israël, dit-il, pour aller en Europe, et ensuite pour essayer d'entrer aux États-Unis à partir de là. Ce serait difficile mais pas impossible. La chose la plus difficile était d'obtenir le visa de sortie de l'Union soviétique. Ce visa était refusé à beaucoup de monde. Il avait été refusé à ses amis Andrei et Nina Botkin qui vivaient depuis lors dans un horrible flou, hors la loi aux yeux du gouvernement soviétique, tous deux renvoyés de leurs postes de travail, Andrei en train de peindre des cabanes dans un complexe lointain, Nina comme femme de ménage dans une école pour sourds, leur fils, Kolya, expulsé de la garderie et pris en charge par sa grand-mère psychotique. Marina était terrifiée à l'idée qu'il lui arrive la même chose et elle se rendait compte que Sergey aussi ».

Daniel Alarcón est né à Lima, au Pérou, en 1977. Émigré aux États-Unis, il raconte ce qu'on ressent loin de chez soi. De « Absence » à *War by Candlelight* (2005) :

« Partir [du Pérou], ça ne pose aucun problème. C'est même palpitant, en réalité ; en fait, c'est une drogue. C'est le fait de rester à l'étranger qui te tue. Tous les immigrés le savent



bien. Ceux qui ont le mal du pays après avoir passé dix ans à l'étranger te le disent. Ils te parlent d'une euphorie qui disparaît rapidement ; de comment les nouvelles choses perdent de leur nouveauté et, peu après, de leur capacité à te surprendre. La langue est un problème. Tu te fatigues à force d'explorer. Alors, la liste des choses qui te manquent s'allonge au-delà de la raison, la nostalgie brouille tout : dans ta mémoire, ton pays est propre et sans corruption, les rues sont sûres, tout le monde est gentil et la nourriture est toujours délicieuse. Les détails sacrés de ta vie antérieure apparaissent et réapparaissent dans d'étranges répétitions, dans une centaine de rêves éveillés. Tes poches se remplissent d'argent mais ton cœur se sent malade et vide ».

Carolina De Robertis, née d'un père uruguayen et d'une mère argentine, a grandi en Angleterre et vit en Californie. Elle écrit dans *No Subject* :

« Savez-vous ce qu'on ressent quand quelqu'un est parti de son pays pendant tant de décennies qu'il commence à croire qu'il en a rêvé ? Ou peut-être s'agit-il justement du lieu-rêve. Ce dernier c'est Los Angeles. Avec une maison à quelques minutes des stars d'Hollywood. Pas besoin de les croiser tous les jours pour savoir qu'elles sont là, pour ressentir leur pouvoir ou, tout du moins, leur pouvoir sur les membres de la famille qui sont restés dans ton pays.

Quand je suis arrivée pour la première fois, j'ai pensé secrètement qu'ils voudraient me connaître. Les gens du cinéma. Qu'ils me verraient marcher dans la rue et me

demanderaient de jouer pour eux, que je ferais un effort devant la caméra, et que je me sentirais obligée de sacrifier la science sur l'autel du grand écran. Et pourquoi pas ? On entend parler de tout type de choses à propos d'Hollywood, des stars qui ont réussi avec rien en poche, et tout cela. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Je suis encore chimiste. On voit rarement les célébrités, même si vous ne le croiriez pas en entendant parler Marta au téléphone avec sa famille. Pour sa sœur, son frère, sa mère et ses cousins, elle est la star d'une vie pleine de glamour en Californie, celle qui a émigré, celle qui a réussi ».

3.

Le documentaire:  
When a Dream Comes True



Le documentaire *When A Dream Comes True* est réalisé par Eduardo Antoja et produit par La Diferencia. Il présente les expériences vécues de plusieurs personnes qui, à partir de l'insatisfaction de leur situation d'origine, y compris dans les systèmes avancés d'État-providence, ont poursuivi ou poursuivent encore le rêve d'une vie meilleure et sont allées aux États-Unis dans le but de le réaliser. Certaines de ces personnes ont fait de leur rêve une réalité, d'autres continuent à travailler et à s'efforcer pour y parvenir, d'autres encore ont échoué et le ressentent avec amertume, alors que d'autres se sont accommodées à une existence sans grandes illusions.

Le personnage de *When A Dream Comes True*, Ed, est un anticonformiste. Tout petit déjà, Ed a appris que la vie était précaire, que les choses pouvaient changer à tout moment. On lui a toujours dit que les films qu'il voyait venaient des États-Unis. Il a appris à voir le monde à travers une seule approche, comme s'il regardait continuellement à travers le viseur d'un objectif. Pour lui, la vie a toujours eu quelque chose à voir avec le cinéma. Quand il est arrivé aux États-Unis pour la première fois à l'âge de 12 ans, son rêve n'a fait que se confirmer. Les maisons résidentielles, les fameux bus scolaires, les barbecues, les grosses voitures, etc. Tout était nouveau et à la fois familier pour lui. Il souriait sans raison apparente. Il se sentait bien. Il pensait que tout était possible dans ce pays.

Mais sa famille ne le voyait pas comme ça. Fils d'un ingénieur qui disait toujours « *Dans la vie, tu devras faire*

*beaucoup de choses qui ne te plaisent pas* », Ed s'était inscrit à la Faculté de Télécommunications la plus prestigieuse de l'époque. C'était « ce qu'il fallait faire ». Il l'avait souvent entendu à l'église : il faut agir conformément aux talents que l'on a. Pour les personnes de son entourage, faire du cinéma aurait été une manière d'ignorer les siens. Mais à la Faculté d'ingénieurs, son âme se froissait, mourait lentement, tout comme ses rêves.

Sa décision d'arrêter les études n'a pas du tout plu à ses parents. Et même s'ils ne l'ont jamais admis, ses amis non plus n'ont jamais compris, habitués comme ils l'étaient aux diplômes, aux cartes de visite professionnelles avec de grands noms de poste en anglais, aux multinationales, aux carrières professionnelles brillantes, etc. Depuis lors, et même s'il créa avec succès sa propre maison de production de cinéma, Ed a toujours été traité comme un bohème, un artiste, un irresponsable.

Sa vie sentimentale n'a pas été stable non plus. L'amour semblait être fait pour les personnes disposant de beaucoup de temps et Ed a la tête pleine de scénarios, de films et de livres qu'il veut écrire. Mais le temps est passé et il n'a jamais terminé ses livres ni ses scénarios. Plutôt que des films, il fait des spots publicitaires pour des marques auxquelles il ne croit pas. Ed est devenu ce qu'il ne voulait pas. Ce n'est pas qu'il a changé. C'est simplement qu'il a eu une vie en pause pendant 12 ans.

Ed l'anticonformiste a maintenant 39 ans, il a changé plusieurs fois d'appartement et il est célibataire. Il ne s'est jamais contenté de la petite amie qu'il a pu avoir ou de

l'appartement dans lequel il a pu vivre. Mais il n'a pas été aussi exigeant avec ses rêves. Il s'est contenté de faire de la publicité plutôt que des films, de créer une société de services plutôt que d'appliquer ses propres idées, de vivre dans le confort plutôt que de faire ce qu'il fallait pour concrétiser son rêve.

Il y a deux ans environ, Ed était sur le point de se marier de manière raisonnablement correcte. Sa fiancée était belle, sociable et de bonne famille, mais il s'est rendu compte que ses sentiments n'étaient pas suffisamment forts et il annula le mariage deux mois avant. Depuis, il s'est juré de ne plus jamais avoir recours à la raison pour noyer ses désirs et ses passions.

Ed quitte maintenant Barcelone pour commencer un voyage aux États-Unis, le pays où il a toujours rêvé de faire un film. Aux États-Unis, le « tu peux tout faire » est plus fort que « apprécie ce que tu as déjà ». Il rencontrera sur son chemin des personnes qui se trouvent à différents moments de la quête de leur rêve, et il essaiera de voir si l'on apprend davantage d'un rêve brisé ou s'il est préférable de ne pas le concrétiser.

Ed doute entre la quête de ses rêves et y renoncer, et il se demande si le renoncement est un signe de maturité ou plutôt de crainte et de résignation. Ed a peur. Il a peur que les rêves ne soient peut-être qu'une excuse utilisée par les enfants et les adolescents qui ne veulent pas finir de grandir, uniquement pour renier la réalité qu'ils ont face à eux. Ed a également peur que ses rêves ne soient que le résultat d'influences comme les films d'Hollywood et, qu'en fait, ils ne soient pas aussi intéressants et satisfaisants qu'à l'écran. De même, Ed craint que même s'il réalise son rêve, il ressente

toujours cette même impression d'insatisfaction, en ce sens, il a peur de vivre de manière permanente en transition, à la recherche de quelque chose de mieux.

### **De Barcelone à New York et Los Angeles**

Bon nombre de touristes et de personnes ayant entendu parler de Barcelone, en particulier d'Antoni Gaudí, des tapas, du climat et du Barça, croient que la vie ici est palpitante. Mais Ed ne le perçoit pas de la même manière. Barcelone est une petite ville. Très petite. Elle a un aéroport, des escalators et des arrêts de transport public qui annoncent l'heure du prochain passage, certes. Les gens apprécient les services sociaux et ne sont pas prêts à perdre des politiques de bien-être social qui ont été acquises après de nombreuses années. Mais Barcelone reste une petite ville. Elle l'est parce que les Barcelonais l'ont fait petite. Les coutumes prévalent encore face à la volonté de faire des choses nouvelles. Le Barcelone d'Ed est une ville où l'on fait la queue le dimanche matin à la boulangerie, où l'on lit le journal dans la rue et où l'on emmène les enfants s'amuser au jardin public. La majorité des personnes qu'Ed connaît sont nées à Barcelone et elles y ont vécu toute leur vie. Certes, elles voyagent beaucoup, mais elles reviennent toujours à Barcelone au bout de quelques jours.

Malgré l'architecture Art Nouveau, le climat, l'éducation et la couverture santé gratuites, le football ou la gastronomie, le Barcelone d'Ed est une ville grise. Le gris est la couleur des



immeubles de son quartier, des pigeons qui ont colonisé la ville et de l'âme de ses habitants. Ou peut-être que tout cela est injuste et que la seule chose qui est objectivement vraie est que Barcelone est la ville qui ne permet pas à Ed de concrétiser son rêve. Ce qui est sûr, c'est que Barcelone est le point de départ. Qui sait cependant si ce ne sera pas aussi le point final du documentaire.

New York est la porte d'entrée naturelle des États-Unis depuis l'Europe, ainsi que le début du voyage américain d'Ed. Nous verrons une ville de New York identique à celle que nous avons vue dans les films, mais aussi son côté moins esthétique et attrayant. Nous découvrirons les intérieurs des *lofts*, les entrepôts, les studios d'artistes, pour mieux connaître le quotidien des New-yorkais. Au milieu de l'immensité de ses immeubles, Ed rencontrera des personnes qui luttent pour devenir musiciens, acteurs ou artistes, et des personnes qui pensent avoir un rêve, mais qui en réalité n'ont que l'objectif de faire de l'argent.

New York peut également être une ville très dure. La majorité des habitants de New York ont dû adapter leurs rêves voire les abandonner pour pouvoir survivre dans la grande ville. Et Ed ne veut pas se résigner à cela.

Ses destinations suivantes seront des petites localités rurales des États-Unis lors d'un voyage sur les routes en direction de l'Ouest. Ed veut vivre la véritable aventure américaine et il s'intéressera surtout aux habitants de tous ces États méprisés par les Américains qui vivent sur les côtes et qui les appellent « the fly over States » (*les États qu'on ne fait que*

*survoler*). Sa recherche personnelle en quête de réponses est en rapport étroit avec le fait de revivre ces images qui représentent pour lui l'Amérique profonde et, par conséquent, de rencontrer des personnes avec des points de vue et des rêves très différents comme par exemple l'employé d'une station-service, la serveuse d'un restaurant, un chauffeur routier, un fermier, un shérif, une prostituée de Las Vegas, un *cowboy*, un motard, etc. La découverte des sites aux paysages naturels spectaculaires et impensables en Europe jouera également un rôle important.

Paradoxalement, le voyage aux États-Unis finit à Los Angeles, juste là où commence le rêve d'Ed et de bien d'autres ; là où sont fabriqués les films. Il y fera la rencontre d'un directeur de studio et d'un cinéaste ou scénariste. Mais à Los Angeles, il verra également beaucoup de personnes vivre dans la rue, qui ont cru au rêve américain, et qui ont cru qu'en risquant ce qu'elles avaient, elles allaient réussir.

En voyageant de long en large aux États-Unis, nous montrerons aux personnes qui n'ont pas encore pris la décision de rompre avec leur présent pour poursuivre leur rêve, d'autres personnes qui sont déjà sur le chemin vers leurs objectifs, et quelques-unes qui sont arrivées au terme de leur périple (soit parce qu'elles ont réalisé leur rêve, soit parce qu'elles n'ont pas pu l'atteindre). Ce documentaire a pour objectif de servir d'inspiration au spectateur et de l'encourager à ne pas abandonner ses aspirations, à se découvrir lui-même, mais aussi pour savoir à quel moment il peut être préférable de renoncer à ses rêves.

Nous présentons un voyage le long de la route des opportunités à la recherche de personnes se trouvant à différentes étapes de la réalisation de leur rêve. La question qui se pose est : « Est-il possible de réaliser un rêve tel que nous l'imaginons ? Ce documentaire est effectivement un voyage. Mais un voyage à l'intérieur de nous-mêmes, pour essayer de voir si nous sommes plus heureux lorsque notre environnement change et lorsque nous nous trouvons au milieu des images qui forment nos rêves. En d'autres termes, c'est un voyage pour savoir si le bonheur dépend du fait d'obtenir ou non ce que nous désirons.

### **Traitement narratif et visuel**

Le point de départ du documentaire est la vie d'Ed, une personne qui abandonne son monde d'origine pour entreprendre un voyage afin de concrétiser son rêve. Le personnage et son rêve sont représentés par la voix off à la première personne, des plans qui illustrent ce qu'il explique (parfois des plans subjectifs, mais aussi à travers ses apparitions à l'écran), des graphiques animés et des fragments de conversations avec des personnes qu'il rencontre et qu'il a lui-même enregistrés.

Nous montrons une personne insatisfaite même si elle mène une vie confortable, en employant un ton ironique (à la fois au niveau de la voix off et dans le type d'images utilisé pour décrire sa vie) qui deviendra progressivement plus réflexif au fur et à mesure du film.

Même si l'histoire et le voyage du personnage d'Ed sont utilisés comme narrateurs et fils conducteurs du documentaire, il ne s'agit pas de faire un audiovisuel sur le personnage mais une analyse de ses rêves et des expériences de plusieurs personnages.

Le voyage commence à Barcelone, sa ville d'origine, et il se poursuit aux États-Unis. Le poids du documentaire reposera, par conséquent, sur les images du voyage (sous forme de *road-movie*), des plans illustrant le commentaire et les déclarations et les scènes de la vie courante des personnages qu'il rencontrera.

Nous alternerons pendant le voyage des plans subjectifs à travers le regard d'Ed (caméra en main), avec un langage de caméra bien plus classique, presque comme s'il s'agissait d'un travail photographique (souvent, la caméra sera fixe et les actions se succéderont devant l'objectif sans aucun mouvement de caméra).

Nous ferons également des plans pour montrer l'immensité du paysage dans lequel Ed et ses rêves paraissent être bien peu de chose.

Certaines de ses réflexions seront également faites sur l'image figée de ce que nous venons de voir.

Chaque fois qu'Ed apparaîtra à l'écran, il portera toujours le même tee-shirt afin de pouvoir l'identifier facilement, car il sera souvent éloigné de la caméra, séquences pendant lesquelles le rôle principal sera attribué au paysage et à l'environnement.

Quant au montage, nous utiliserons des séquences abruptes d'image et de son pour intercaler les réflexions d'Ed et revenir au récit conventionnel, à ce que nous sommes en train de voir. Nous utiliserons également des fragments de messages que la mère d'Ed lui laisse sur la boîte vocale de son téléphone portable et des images d'appels par Skype de ses connaissances de Barcelone.

Quant à la bande son, l'univers des sons des différents endroits du voyage aura une importance non négligeable. Et nous utiliserons comme morceaux de musique les enregistrements de l'un des personnages qui apparaissent dans le documentaire.

Il convient également d'indiquer que le commentaire sera enregistré à l'origine en trois langues (catalan, espagnol et anglais) et que les interventions des personnages qui apparaissent dans le documentaire auront lieu à la fois en anglais, en espagnol et en catalan.

### **Fils conducteurs**

Arguments narratifs croisés.

Le documentaire comprend plusieurs argumentaires narratifs :

TRAME A : SUR LE BESOIN (OU NON) D'AVOIR UN RÊVE  
COMME MOTEUR VITAL

Ceux qui ne se fixent aucun objectif à atteindre sont-ils plus heureux ?

La crise que connaît Ed du fait de son désir de ne pas renoncer à son rêve américain le pousse à faire ce voyage. Pendant ce voyage, il rencontrera différentes personnes qui lui apporteront des éléments pour répondre aux questions qu'il se pose sur les rêves et le besoin ou non d'en avoir.

Même s'il s'agit d'un voyage physique dans différents états des États-Unis, cette trame est en rapport avec la recherche intérieure et l'accomplissement personnel d'Ed.

À travers ce fil argumentaire et les réflexions qu'Ed fera tout au long du documentaire, le film avance au fur et à mesure que les différents personnages qu'il rencontre apportent de nouveaux éléments dans le discours.

Cette trame d'ordre philosophique n'est pas sans rebondissements, crises et résolutions. Les personnages ne suivent pas un ordre chronologique : nous verrons donc tout d'abord le personnage qui n'a pas encore commencé son chemin vers ses rêves, puis celui qui l'a entamé. De plus, nous interviewerons aussi des personnes sceptiques et qui ne croient pas aux rêves afin d'apporter un « contrepoint » à la thèse du film.

## TRAME B : SUR LA NÉCESSITÉ OU NON DE RÉALISER LES RÊVES

Quel prix sommes-nous prêts à payer pour concrétiser nos rêves ?

En plus de chercher des réponses, Ed a également un objectif à atteindre : il veut arriver à Los Angeles, la Mecque du cinéma, pour réaliser là-bas son rêve professionnel.

Ce fil argumentaire est en rapport avec les conflits externes. À un moment, Ed se demande s'il vaut mieux continuer le voyage ou revenir à Barcelone pour remettre son entreprise à flot. À un autre moment, il discute avec sa mère qui lui dit par Skype que sa vie se trouve à Barcelone.

Tous les imprévus et les désagréments du voyage, en partie provoqués par l'allergie d'Ed aux chevaux, son aversion pour le bruit des climatiseurs ou son refus d'être copilote, font également partie de ce fil argumentaire.

#### TRAMES SECONDAIRES C, D, E : LES RÊVES DES PERSONNAGES

Est-il possible de réaliser un rêve tel que nous l'imaginons ?

Le troisième fil argumentaire comprend les trames secondaires de trois personnages dont nous suivrons les rêves.

Ainsi, nous retrouverons un musicien de New York dans un autre État, sous prétexte qu'il est parti jouer là-bas, et nous retrouverons une personne qui quitte le centre des États-Unis pour aller à Los Angeles à la conquête de son rêve, quelques semaines après, pour voir si elle s'est approchée de son objectif.

#### LE PAYSAGE

Enfin, le paysage devient également un fil argumentaire en soi, un personnage important qui change tout au long du documentaire. L'orographie, la flore et la faune de chaque

endroit ont une influence sur le type de rêves que nous allons dessiner.

### **Structure**

#### PREMIÈRE PARTIE : BARCELONE

Introduction du thème et présentation du narrateur.

Point de départ. L'INSATISFACTION.

INTERVIEWS : membres de la famille, psychologue, mère, amis d'Ed.

Conflit : Besoin de fuir, même si la majorité de son entourage ne le comprend pas. Objectif : Le fait de réaliser son rêve le satisfera-t-il ou entraînera-t-il de la frustration ?

#### DEUXIÈME PARTIE : États-Unis

La deuxième partie correspond au travail sur place. Un voyage de la côte Est vers la côte Ouest des États-Unis au cours duquel Ed fera la connaissance de plusieurs personnages qui se trouvent à différentes étapes de la réalisation d'un rêve.

Différentes histoires s'enchaîneront. Par exemple : un personnage accompagnera Ed pendant son voyage de sorte qu'il pourra réfléchir à ses rêves aux côtés de ce dernier. Nous verrons également la quête du rêve de trois personnages.

#### TROISIÈME PARTIE : États-Unis ou Barcelone ?

Nous ne savons pas si ce voyage se termine aux États-Unis ou à Barcelone. Mais nous savons que, quoi qu'il arrive, il aura valu la



peine. Ce sera une histoire qui servira à tirer des conclusions. Ce sera un exemple de dépassement de soi ou d'apprentissage pour apprécier ce qu'il a. Dans tous les cas, ce sera UTILE et SOURCE D'INSPIRATION.

MESSAGE : Un rêve brisé est toujours mieux qu'un rêve non réalisé. Réaliser son rêve, ou tout du moins essayer, nous fait grandir en tant que personne.

Exemples :

Micha, né en Allemagne, a eu un ranch dans le Colorado, mais il a dû l'abandonner parce que ce n'était pas le rêve de sa femme. Après avoir rencontré Ed, il décide de l'accompagner dans son voyage vers le Colorado pour lui montrer le ranch. Grâce à ce prétexte, Micha, qui a déjà réalisé son rêve, même s'il fut en partie brisé par sa femme, rencontrera d'autres personnages qui envisagent de réaliser le leur. Une conversation entre Micha et l'un de ces personnages dans un hôtel au bord de la route en sera l'occasion.

Nous reverrons également Brian, un musicien de New York, qui joue à Los Angeles ou à Chicago.

De plus, à l'heure des nouvelles technologies de communication, abandonner son entourage et ses origines n'est pas aussi facile qu'il y paraît. Les appels de la mère d'Ed ou les conversations par Skype avec ses amis ou ses collègues de Barcelone seront également un élément récurrent pendant la deuxième partie.

## THE ROADTRIP

Par moments, Ed trouvera le paysage désagréable. Par exemple, voir autant d'églises avec des publicités qui ressemblent davantage à celles d'un centre commercial ou d'une chaîne de fast-food qu'à des centres pour se recueillir et alimenter l'esprit, n'entre pas du tout dans l'imaginaire de ses rêves. Les États-Unis sont un pays de grands contrastes : des contrastes panoramiques, sociaux, culturels, comme Ed le découvrira lors de ce voyage.

### **Profil des personnages**

Ed n'est que le fil conducteur, le point de vue qui doit nous servir non seulement pour le connaître mais également pour nous connaître nous-mêmes.

En plus d'Ed, qui est le personnage principal, nous ferons la connaissance de trois types de personnages pendant le documentaire :

En premier lieu, des fragments d'interviews des personnes importantes de la vie d'Ed à Barcelone : voisins, membres de sa famille et amis, qui nous donneront des indices pour savoir qui est le narrateur et dans quelle situation il se trouve. Dans certains cas, ces personnages réapparaîtront pendant la deuxième partie via le portable ou par Skype.

En second lieu, Ed rencontrera toute une série de personnages pendant son voyage aux États-Unis qui se trouvent à différentes étapes de la réalisation de leur rêve :

- Celui qui n'a jamais eu de rêve.
- Celui qui a renoncé à son rêve.
- Celui qui n'a pas encore commencé à le réaliser.
- Celui qui a entamé le chemin vers son rêve.
- Celui qui vit son rêve.
- Celui qui a poursuivi son rêve, mais qui ne l'a pas réalisé.

Dans certains cas, nous allons découvrir les histoires des personnages, leurs actions, leurs styles de vie, leurs conflits et contradictions, alors que dans d'autres cas, ces personnages nous serviront uniquement pour fournir des éléments de réflexion sur le sujet à partir de leurs expériences et leurs témoignages.

Certains de ces personnages seront en relation avec les personnages principaux, et d'autres apparaîtront sur le chemin d'Ed. La majorité des personnages qu'Ed rencontrera pendant son voyage aux États-Unis sont des icônes ou des archétypes, car la recherche d'Ed porte sur l'image qu'il s'est construite des États-Unis à partir du cinéma. Même si, dans bien des cas, les personnages apparaissent pendant le voyage et, par conséquent, pendant la phase de production du documentaire, certains personnages et leurs histoires ont déjà été identifiés.

En troisième lieu, nous intercalerons de courtes apparitions d'autres personnages qui ont fonction de contrepoint des personnages principaux. Par exemple, quelqu'un qui ne comprend pas cette obsession de ne pas apprécier ce que l'on a, ou qui est bien comme il est, ou qui pense que ceux qui sont

insatisfaits dans la vie le seront toujours même s'ils changent de conditions, etc.

## PERSONNAGES

TERESA, mère d'Ed :

« Mon fils, tous les jours tu changes d'idée... Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal en t'éduquant. Je ne comprends pas ce que j'ai raté... »

CLARA, ex-fiancée d'Ed :

« Tu ne partirais pas si tu étais en couple. Tu pars parce que tu es vide d'amour. »

JOAN, collègue d'Ed :

« Apprécie ce que tu as ! Tout le monde n'a pas une entreprise qui fonctionne bien. Apprécie ce que tu as. »

PEDRO, ami d'Ed :

« Ce serait facile de fuir, de ne rien avoir à perdre. Mais tu renonces à beaucoup de choses. Et c'est tout à ton honneur... Ou cela fait de toi un vrai crétin, tout dépend comment on le voit... »

BRYAN LAZARUS, New York

Originaire de Boston, à 25 ans, Brian voulait être une star du rock. Aujourd'hui, à 40 ans, il joue dans des petits bars de Brooklyn. Mais son rêve de devenir célèbre est toujours là.

NATALIE SAIBEL, New York

Le rêve de Natalie était de devenir actrice, et elle est venue vivre à New York. Mais elle ne le reconnaîtra jamais. L'accepter serait admettre son échec.

MICHA MERGET, Marble Hill, Missouri

Micha a quitté l'Allemagne pour venir vivre aux États-Unis où il voulait avoir un ranch. Il a réalisé son rêve de devenir *cowboy*, mais sa femme n'a pas voulu continuer sur ce chemin.

SCOTT KENNEDY, Silicon Valley, Californie

Après une séparation, Scott a déménagé sur la côte Ouest et a même dormi pendant plusieurs semaines dans sa voiture pour réaliser son rêve de créer sa start-up dans la Silicon Valley.



## AUTRES SOURCES CONSULTÉES

- Adams, James. *The Epic of America*. Boston, Mass: Little, Brown, and Co. 1931.
- APA (American Psychological Association). *Crossroads. The Psychology of Immigration in the New Century*. Washington, DC: 2012.
- Clark, Jonas. 'In Search of the American Dream', *The Atlantic*, mayo 2007.
- Davidai, Shai, y Thomas Gilovich, 'Building a More Mobile America: One Income Quintile at a Time', *Perspectives on Psychological Science*, 10, 1: 60-71, 2015.
- Hatz, Louis. *The Liberal Tradition in America*. Nueva York: Harcourt, Brace & World, 1955.
- Hirschman, Albert O. *Exit, Voice, and Loyalty*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press. 1970.
- Hutner, Gordon (ed.). *Immigrant Voices*. Nueva York, Penguin, 1999.
- Kao, Grace, y Marta Tienda, 'Optimism and Achievement: The Educational Performance of Immigrant Youth', *Social Science Quarterly*, 76, 1: 1995.
- Kraus, Michael W., y Jacint J.X. Tan, 'Americans Overestimate Social Class Mobility', *Journal of Experimental Social Psychology*, 58: 101-111, 2015.

- Livingston, Gretchen, y Joan R. Kahn. 'An American Dream Unfulfilled: The Limited Mobility of Mexican Americans', *Social Science Quarterly*, 83, 4: 1003-1012, 2002.
- Mangan, Katherine. 'Illegal Voices: Undocumented Students', *The Chronicle of Higher Education*, 19 septiembre 2010.
- Mead, Walter R. 'The Crisis of the American Dream', *American Interest*, enero 2012.
- Portes, Alejandro, y R. G. Rumbaut. *Immigrant America: A Portrait*. Berkeley, CA.: University of California Press. 3a edicion revisada, ampliada y actualizada, 2007.
- Reeves, Richard R. *Dream Hoarders. How the American Upper Middle Class Is Leaving Everyone Else in the Dust, Why That Is a Problem, and What to Do about It*. Washington, DC: Brookings Institution Press, 2016.
- Reeves, Richard V., y Kimberly Howard, 'The Glass Floor: Education, Downward Mobility, and Opportunity Hoarding', Center on Children and Families at Brookings, noviembre 2013.
- Sadowski, Michael. *Portraits of Promise*. Cambridge, Mass.: Harvard Education Press, 2013.
- Turner, Frederick Jackson. *The Frontier in American History*. New York: Holt. 1921.
- Zakaria, Fareed, 'How to Restore the American Dream', *Time*, 21 octubre 2010.